

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

Comment dire Dieu
à l'homme
d'aujourd'hui ?

Trente-six mois dans le
camps d'extermination
en Allemagne
Huit années de mission
en Algérie

Une lecture
d'E. Drewerman

Des livres
qui nous interrogent

janvier - février 1993

158

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

Sommaire

Comment dire Dieu à l'homme d'aujourd'hui ? Itinéraire d'une recherche Le Conseil de Mission	p. 1
Témoignage de Pierre Moreau Trente-six mois dans les camps d'extermination en Allemagne Huit années de mission en Algérie Pierre Moreau et Augustin Barbara	p. 34
Une lecture d'E. Drewerman Michèle Miguel-Delvarre	p. 47
Des livres qui nous interrogent ..	p. 57

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

Comment dire Dieu à l'homme d'aujourd'hui ? Itinéraire d'une recherche *

Le Conseil de Mission

Préambule

Il y a cinq ans, en 1987, la Mission de France et les équipes diocésaines associées dans la recherche ont entrepris de réfléchir à la question : « Comment dire Dieu dans un monde sécularisé, comment dire Dieu dans un monde qui change ? ».

Cette question rejoint celle que le Conseil Pontifical pour le Dialogue avec les Non-Croyants a mis à l'ordre du jour de son Assemblée Plénière de mars 1994. C'est pourquoi nous avons répondu volontiers à l'invitation qui nous a été faite de communiquer le fruit de nos réflexions. Nous sommes persuadés en outre que l'échange avec d'autres églises, affrontées aux mêmes réalités que nous, pourra éclairer notre route.

Introduction

A la suite de l'Assemblée Générale que la Mission de France tint en 1986, une enquête fut faite auprès de ses membres pour déterminer les questions qui leur paraissent les plus urgentes à travailler.

L'une portait sur la nature du ministère presbytéral vécu à la Mission de France, compte tenu des mutations actuelles de la vie ecclésiale.

L'autre était beaucoup plus centrale et profonde puisqu'après vingt ans de recherche et d'échanges, elle mettait en relief les difficultés, voire les impossibilités, où nous étions de « dire Dieu à nos contemporains » alors que, depuis cinquante ans, nous partageons leur vie, leur histoire, leur destin.

Puisqu'il s'agissait de dire Dieu, notre démarche a d'abord consisté à nous interroger sur ce que parler de Dieu voulait dire.

(*) Ce texte étant un outil de travail, nous avons conservé la classification décimale des paragraphes.

I - La Parole de Dieu en question

11 - Dire Dieu

Une expression juste

« Dire Dieu » : l'expression nous paraît à la fois juste et impropre.

Juste, en ce sens qu'il ne suffit pas de parler pour dire... et être entendu. Même, et peut-être surtout, en parlant de Dieu, on peut parler pour ne rien dire.

Pour qu'une parole soit un « dire » il faut au moins parler un langage commun et cela pose aujourd'hui de redoutables questions étant donné les différences culturelles et les transformations profonde qui affectent le langage dans nos sociétés contemporaines. Parfois le langage habituel auquel on recourt pour par-

ler de Dieu est tellement grevé de malentendus, lourd de contresens, qu'on renonce même à employer le mot « Dieu » pour parler de Lui, soit qu'on emploie d'autres mots, soit qu'un certain silence devienne plus parlant que des paroles quand il est sous-tendu par une vie orientée par Dieu...

D'autre part, nous le verrons, il est urgent de parler de Dieu et donc de dire Dieu, si nous voulons qu'il soit présent sur l'horizon de conscience des hommes.

Une expression impropre :

Dieu reste l'indiscible au-delà de nos mots et de notre témoignage

En même temps cette expression est impropre car elle est d'une prétention insoutenable.

Certes il est vrai que Dieu se révèle aux hommes par les paroles des hommes et, de manière fondatrice pour les chrétiens, dans l'être et la parole de Jésus-Christ.

Mais Dieu reste l'indiscible, l'ineffable, Celui qui est au-delà de toute représentation et de tout nom et qui ne se laisse réduire à aucun.

Ainsi, prenant le risque de dire Dieu, selon la vocation qui est la nôtre, nous avons conscience de l'absolue nécessité de relativiser notre parole et de toujours affirmer que Dieu est au-delà de ce que nous disons : plus grand, et aussi plus immédiatement présent à l'homme. Nous avons conscience aussi que notre témoignage, actes et paroles, est celui d'hommes faillibles et pécheurs.

Il en est de notre témoignage comme de la foi : ce sont des réalités humaines, transitoires, relatives, partielles. Mais il est

de la condition de Dieu parmi les hommes que d'être présent à l'homme selon l'homme..

12 - La Parole de Dieu

Une parole de Dieu contestée, restreinte trop souvent au culte et au domaine privé

Une parole de Dieu réaffirmée :

- soit à travers une visibilité ecclésiale basée sur des manifestations de foi et de piété

Le premier point à relever est peut-être le caractère devenu provoquant d'une expression, somme toute courante pour ne pas dire banale : la parole de Dieu.

121 — La Parole de Dieu contestée.

Cela tient sans doute à la société sécularisée dans laquelle nous vivons. Dieu n'est plus au fondement de l'ordre social ni même de la culture. Dès lors, la parole de Dieu est restreinte au culte, cantonnée dans les églises, du domaine de l'expérience personnelle sous un mode privé. Les manifestations extérieures du

culte sont rares et, dans beaucoup d'endroits, elles paraissent désuètes. Parfois même elles sont soutenues par si peu de personnes — la plupart du temps des femmes — et d'un âge si avancé, qu'elles confortent l'idée que la religion est une affaire du passé.

122 — La Parole de Dieu réaffirmée.

● Cependant, certains, dans l'Eglise, pensent qu'il faut relever le défi, organiser des manifestations de la foi et de la piété pour rappeler à nos contemporains l'existence de l'Eglise et poser une question à leur conscience... Certes de telles réactions ont le mérite de rappeler que l'expression de la foi demande une certaine visibilité. Dans une société hyper-médiatisée cet aspect ne saurait être trop souligné.

Mais, d'une part, nous avons conscience que cette visibilité est à double tranchant et risque d'assimiler les manifestations de la foi à la publicité. D'autre part nous n'avons pas le sentiment que de telles manifestations aient quelqu'effet sur la sensibilité ou l'esprit de ceux qui sont devenus nos compagnons d'existence. Parfois même elles ont accentué des réactions de rejet... Enfin, une telle manière de se situer

**- soit à travers
une présence
ecclésiastique officielle
dans la société civile
et une place
reconnue dans les
institutions
de la cité**

considère en quelque sorte le problème de la communication de la foi comme étant résolu : la parole de l'Eglise étant reconnue par tous comme Parole de Dieu ou les gens considérant que l'Eglise se réfère effectivement à une véri-

● D'autres se demandent s'il ne faudrait pas que la Parole de Dieu retentisse à nouveau dans l'espace public, au-delà des institutions caritatives ou éducatives qui relèvent de la liberté d'initiative de l'Eglise. Autrement dit ils souhaiteraient que l'Eglise retrouve une certaine place dans les institutions de la cité ou joue un rôle officiel dans la société civile et politique. Il est certain que l'on met ici le doigt sur un problème délicat. Que serait en effet une foi sans les œuvres, une foi qui n'agit pas ? On a assez reproché à l'Eglise ses silences et ses paralysies pour ignorer cette interpellation.

Cependant il nous semble que la société démocratique se caractérise par l'acceptation d'une pluralité qui interdit que l'une ou l'autre option pour l'homme soit institutionnellement privilégiée au détriment des autres. Même si le cas français relève de l'exception et même si la laïcité a vu

table Parole de Dieu. Or, pour nombre de nos contemporains, c'est justement ce qui ne va pas de soi : ce que nous recevons comme « Parole de Dieu » est tenu par eux comme interprétation délirante ou pure illusion...

le jour dans des conditions polémiques qui l'ont influencée, nous sommes obligés de reconnaître que dans notre pays elle a été une condition du vivre ensemble, dans la liberté et dans le respect de tous.

Certes, aujourd'hui, certains pensent à définir la laïcité davantage dans le sens d'une convivialité accueillante des différences que dans celui d'une neutralité qui s'abstient. C'est possible et peut-être souhaitable. En tous cas si, dans notre société, une expression de la Parole de Dieu doit prendre forme dans les institutions de la cité ce sera bien plus le résultat de la foi des hommes que la condition de leur conversion.

Reste donc aux chrétiens, au nom de leur foi, à prendre leurs responsabilités dans la cité, à participer au débat qui caractérise la vie démocratique et à agir avec d'autres pour que, en tout, l'homme soit davantage respecté.

13 - Le silence de Dieu

Une mise en cause de Dieu non uniforme au long du mouvement de sécularisation

Dieu à l'épreuve des guerres de religion, de la raison et des sciences humaines

Un autre aspect serait à souligner : si le thème de la Parole de Dieu est devenu en quelque sorte incongru, c'est que, paradoxalement, le thème du silence de Dieu et de son « absence » s'est développé ces dernières années.

Il fut même un temps, pas si lointain, où certains pensaient devoir tirer les conclusions théologiques de la « mort de Dieu » proclamée par Nietzsche et constatée par les sociologues...

Mais ici il faut sans doute apporter une importante précision : la mise en question de Dieu n'a pas été et n'est pas uniforme au long du mouvement de sécularisation qui affecte notre société.

131 — Dans les premiers temps de ce processus cette mise en question est née à la fois du dégoût inspiré par les guerres de religion, à la fois des conflits d'autorité et d'interprétation qui se sont noués autour de l'émergence de la raison et de la liberté dans leurs formes nouvelles.

Plus tard, les remises en cause ont pris la forme d'un procès de la religion conçue comme illusion et alibi : Dieu se substituant en quelque sorte à l'homme dans sa responsabilité et son action. Ce sont les « sciences humaines » qui ont ensuite mis en forme la contestation de ce nouveau front. Mais ici il faudrait apporter plus que des nuances. En effet si les « maîtres du soupçon » comme on les a appelés : Marx, Freud et Nietzsche ont en commun de critiquer la foi en

Dieu parce qu'elle diminuerait l'homme, il s'en faut de beaucoup que leurs critiques soient uniformes et négatives en tous leurs effets.

D'une part ces critiques mettent le doigt sur des failles ou des carences réelles de l'histoire de la foi dans son rapport à l'homme. Il est vrai que l'expression ou l'appareil religieux ont trop souvent servi les intérêts d'un groupe social ou les fantasmes de l'homme, pour être reçus aujourd'hui dans la transparence et la confiance d'un accueil non critique. Or les bornes de la critique ne sont pas assignables a priori et les discours tenus par les écoles psychanalytiques et marxistes en particulier ont souvent réduit au silence les croyants qui avaient reçu la foi d'un autre âge et dans un autre

contexte. La crise actuelle des marxismes et des modèles de société qui s'en sont inspirés, découvre sans doute le lieu possible d'interrogations nouvelles mais il est trop tôt assurément pour qu'on en puisse comprendre l'exacte portée.

D'autre part, chacune de ces démarches de contestation de la foi chrétienne découvre, au lieu même de sa critique, un lieu d'interrogation sur le sens qui n'est pas automatiquement obturé par les réponses de leurs auteurs. La pratique psychanalytique et le dialogue avec des analystes, l'engagement dans des syndicats qui s'inspirent du marxisme et le dialogue avec des communistes,

132 — Aujourd'hui un phénomène nouveau est apparu : Pour des générations plus jeunes, la question de Dieu semble devenue sans objet et c'est d'insignifiance dont il faudrait parler. Tout se passe comme si Dieu avait disparu de l'horizon du questionnement et des réponses possibles à la question du sens. Beaucoup d'enseignants, par exemple, — chrétiens ou non — ont maintes fois souligné combien les jeunes générations méconnaissent complètement la signification et le sens des symboles chrétiens qu'ils rencontrent quand ils ex-

l'interrogation de Nietzsche, telle que peut la conduire Paul Valadier par exemple, nous ont amenés à déceler, sous les oppositions et les polémiques, des interrogations sur le sens dont il n'est pas sûr que nous ayons pris toute la mesure. Par ailleurs, et quelle que soit la part indispensable de distance critique que l'on doit observer vis-à-vis des thèses de la psychanalyse, des courants marxistes ou de la sociologie des religions, l'exploration des enjeux de sens qu'ils représentent reste un chantier ouvert.

Quoi qu'il en soit, en tous ces moments, Dieu était en quelque sorte reconnu, fût-ce dans la contestation ou le refus dont il était l'objet.

plorent le passé de leur pays et l'histoire des arts... Au point même que certains ont proposé que soient donnés des cours de « religion chrétienne » pour fournir aux jeunes intelligences les clefs qui leur permettent d'accéder à leur patrimoine. D'aucuns espèrent par là ranimer en eux ce qui peut rester de foi. C'est sans doute ne pas voir que ces « cours de religion » apparaîtront en fait comme les cours de mythologie grecque ou romaine qui sont également prodigués pour permettre l'accès aux œuvres de l'antiquité.

L'insignifiance de la question de Dieu aujourd'hui

Bien loin donc d'être une parole de Dieu pour aujourd'hui, ces mesures — pour nécessaires

qu'elles soient — sont l'un des signes les plus sûrs de la sécularisation.

Une sensibilisation à l'« absence » de Dieu accentuée par :

- ***L'affirmation massive et institutionnelle d'autres croyants***
- ***les interrogations éthiques posées par l'agir de l'homme et les découvertes des sciences***

Cette sensibilisation à l'« absence » de Dieu prend peut-être d'autant plus de relief qu'elle apparaît en décalage avec l'affirmation de Dieu, massive, sociale, publique et institutionnelle d'autres croyants, les Musulmans en particulier. Par contraste, et dans un climat non dépourvu d'ambiguïtés, des membres — même non croyants — de notre société s'interrogent alors sur les fondements chrétiens de la culture occidentale...

Mais ce silence ou cette absence de Dieu sont aussi sensibles dans les interrogations éthiques qui surgissent dans notre société en face des possibilités d'action sur l'homme que le développement des sciences et des techniques livrent à nos contemporains. En l'absence de références claires et admises par tous à une « Parole de Dieu » qui dirait le permis et le défendu les hommes sont contraints de déterminer les normes de leur agir et, dans ce débat déterminant, ils éprouvent, dans la nostalgie ou le soulagement, ce que l'on convient donc d'appeler encore un silence de Dieu.

Or toutes ces étapes du processus de sécularisation ont laissé des traces qui se superposent et se mêlent dans l'esprit de nos contemporains.

14 - Interprétation

- ***Une foi tranquille***
- ***Intégrisme et apologétique***

Face à ces contestations l'attitude des chrétiens est diverse.

141 — Certains ne sont pas atteints par ces mises en cause

et continuent, semble-t-il, à vivre une « foi tranquille ».

142 — D'autres les perçoivent et tentent de s'en défendre. Dans les cas les plus extrêmes ces réactions de défense tournent à l'intégrisme. Le plus souvent elles essaient de trouver les voies d'une nouvelle apologétique qui n'évite pas toujours de considé-

rer l'homme et le monde sous leur plus mauvais jour et présentent alors Dieu comme une sorte d'antidote. Ce faisant, inconsciemment sans doute, ils ravivent les craintes, les rancœurs et les critiques.

● **Une foi purifiée
de la religion**

● **Une nouvelle
intelligence de la foi
en dialogue avec notre
monde en "attente"**

143 — Quelques-uns essaient de tourner la contestation en défendant l'idée que « le Christianisme est la religion de la sortie de la religion ». Mais cet énoncé, à la fois général et provocant, cache des positions fort

144 — D'autres enfin, immergés dans ce nouveau monde et dialoguant avec lui, cherchent à développer une nouvelle intelligence de leur foi. Ce sont eux surtout qui emploient les termes d'« absence » de Dieu, parlent de son « silence » ou constatent sa « non évidence ». Il faudrait ausculter avec soin tous ces termes car, comme nous l'avons dit, ils n'ont pas la même signification selon qu'ils sont développés à une époque ou une autre ou devant l'une ou l'autre forme des mise en question de Dieu.

● Ainsi, autre chose est de dialoguer avec des hommes ou des femmes qui contestent la référence à Dieu comme démobilisatrice de l'homme, et donc de faire la preuve avec eux que, comme eux, on est engagé pour l'homme.

● Autre chose est de se situer dans un monde ou une génération où la question de Dieu est devenue sans intérêt ou sans objet.

Mais ici il faut se garder de prendre acte de ce désinté-

diverses. Les uns — à tort ou à raison — trouvent là matière à dégager la foi chrétienne d'une gangue religieuse qui la corrompt, les autres réduisent le christianisme à un pur humanisme.

rêt en en tirant purement et simplement la conclusion que les questions de Dieu et du sens de la vie ne se posent plus. En effet elles peuvent se poser autrement ou ailleurs que dans le champ religieux où l'on a l'habitude de les situer.

Et puis il faut tenir compte des circonstances et des différents âges de la vie. Tel jeune, apparemment insouciant aujourd'hui ou soucieux d'autre chose, posera peut-être demain des questions radicales et vitales quand il sera mis en face de réalités qui mettent l'homme en cause.

Quoi qu'il en soit on peut s'étonner que soit relevé le thème du silence de Dieu ou de son absence, et pas seulement chez les chrétiens. Il y a là comme l'aveu d'un certain manque, le signe indirect et ambigu d'une certaine attente. Attente dont il n'est pas exclu — loin de là — qu'elle soit aussi l'envers d'une certaine déception en face des différents discours sur Dieu.

La non-évidence de Dieu nous a conduits :

- **à plus de modestie pour ne pas faire des représentations de Dieu des idoles**
- **à une fraternité avec des compagnons d'autres convictions dont la foi est une foi en l'homme**

De ces interrogations nous avons retenu bien des choses. Ici nous en mentionnerons deux :

— La non-évidence de Dieu, nous a ramenés à plus de modestie en nous rappelant l'expérience biblique la plus ancienne : nul ne peut voir Dieu sans mourir. Elle nous a donc réappris cette distance fondamentale qui doit être tenue pour ne pas faire de Dieu ou des représentations que nous avons de lui, des idoles asservies à nos besoins et aux insatiables manifestations du désir.

— Elle nous a rendus aussi plus proches et plus fraternels avec ceux que l'on appelle : les « non-croyants : ceux qui vivent aussi pour les autres, sans croire en un salut ou en un au-delà du monde, et dont la foi est une foi en l'homme. Nous savons et nous pressentons qu'il y a quelque chose d'essentiel à recevoir et apprendre de ces athées dont Péguy dit, en pensant à son ami Bernard Lazare : « qu'ils ruissellent de la parole de Dieu ».

Mais nous pensons aussi à ceux qui cherchent dans l'obscurité, ceux qui restent sur le seuil mais dont le cœur est plein d'attente, ceux-là même que le doute tourmente ou que le désespoir atteint. Et nous communions ici à l'expérience de celle qui accompagne la Mission de France depuis l'origine : Thérèse de Lisieux.

II - Dieu parle

21 - L'Écriture

Une parole transmise et interprétée par l'Église, parole actuelle qui doit rejoindre le cœur de l'existence quotidienne des gens

Naturellement, pour un chrétien, la Parole de Dieu est constituée par l'Écriture que l'Église transmet et interprète aujourd'hui. L'Église catholique a constamment et justement maintenu l'articulation entre Écriture et Tradition. Ce faisant, elle manifestait que l'annonce de la Pa-

role ne consistait pas simplement à répéter dans le temps les paroles des témoins que la clôture canonique propose comme traces accomplies de la révélation du Christ interprétant l'Écriture biblique. Or il ne fait pas de doute que le renouveau Biblique, lui-même influencé par la réforme

Protestante, a opportunément remis en valeur la force propre de l'Écriture. Certains — Évangélistes ou Charismatiques — se mettent alors au service de cette Parole en la proposant telle quelle aux hommes de notre temps. Et il est vrai que cette Parole rejoint parfois l'attente de certains et les conduit à une remise en cause de leur existence dans un chemin de conversion et de foi.

Pourtant nous ne saurions nous rassurer à bon compte parce qui reste, malgré tout, exceptionnel. D'ailleurs — même si elle est différente — la pratique

des Témoins de Jéhovah nous alerte sur les conséquences parfois dramatiques de ce genre d'action. Une parole extrinsèque qui ne rejoint pas le cœur de l'existence quotidienne des gens et qui est prise à la lettre, conduit au fondamentalisme et confine souvent les croyants dans des communautés de type sectaire.

Il y a pourtant là une interpellation à entendre et une question à côté de laquelle on ne saurait passer. L'Évangile a une force propre : comment peut-il atteindre ceux à qui il est destiné ?

22 - La Révélation

Parole de Dieu, parole sur Dieu : Dieu se dit dans la parole et le témoignage de ses témoins sans qu'il y ait identification totale

Cette réflexion sur le silence et sur la Parole de Dieu ne pouvait éviter de rencontrer sur sa route la question de la révélation aujourd'hui. Tout en gardant au témoignage du Nouveau Testament son rôle fondateur et normatif spécifique, il faut bien entendre dans l'accent mis sur la Tradition par l'Église catholique, le souci de faire place à une parole de Dieu dans le temps et dans l'aujourd'hui. Dès lors il était inévitable que se pose la question du rapport entre Parole sur Dieu et Parole de Dieu, entre parole de l'homme et parole de Dieu.

Certes, nous sommes rapidement arrivés à la conclusion que Dieu se disait dans la parole de ses témoins et qu'il n'y avait pas lieu d'opposer parole de Dieu et parole sur Dieu, la première sans la seconde étant vide de contenu. En effet, de Dieu, que pourrions-nous dire sans la relation qui nous lie à lui et le témoignage engagé de nos existences ? Et pourtant la multiplicité des discours sur Dieu, le scandale de la division des Églises, et, à l'intérieur de chaque Église, les oppositions d'existence, d'options politiques ou les différences de comportement éthique, tout cela

met en cause la crédibilité d'un discours sur Dieu. En effet cela donne une image éclatée, voire contradictoire de ce Dieu duquel tous prétendent avoir reçu la Révélation. Cela met aussi en cause l'idée que Dieu puisse parler à travers des hommes aussi différents et que parfois tout oppose. Sans doute peut-on tenter de relativiser ces obstacles en les imputant à un manque de culture ou à une vue trop étroite ou terre à terre de l'Unique Seigneur. On aurait tort de les minimiser.

— d'une part, depuis les « Guerres de Religion » du XVI^e siècle, ces obstacles demeurent tenaces dans une mémoire populaire qui n'oublie pas et qui est portée à relier ces événements anciens à certains autres qui déchirent aujourd'hui la planète.

— d'autre part, à trop mettre Dieu au dessus des paroles contingentes qui prétendent en parler, on risque de verser dans un théisme sans conséquence pour l'homme.

Et pourtant, nous y revenons, il serait catastrophique d'identifier Dieu à la parole que nous en disons ou, plus exactement, de prôner une adéquation de notre témoignage à la réalité de Dieu. Notre témoignage, personnel et ecclésial, en effet, sera toujours infirme, nous serons toujours sujets à l'erreur et au péché. L'aveu de nos fautes et la reconnaissance de notre condition humaine pécheresse sont partie intégrante de notre témoignage.

23 - Critères de discernement

Quels critères de discernement pour une parole vraie sur Dieu dans une société sécularisée dont les critères de reconnaissance d'une autorité morale relèvent plus des Droits de l'Homme que d'une autorité religieuse ?

Enfin ceci pose la question des critères de discernement d'une parole vraie sur Dieu.

Dans une société de chrétienté — si elle a jamais existé — la référence à l'autorité magistériel semblait répondre à la question.

Ce n'est nullement le cas dans une société sécularisée. On peut en juger par le peu d'impact du discours du Pape et des Evêques en matière de justice économique

et sociale ou par le rejet de leur parole en matière de morale familiale et sexuelle. D'ailleurs, pour que la référence magistérielle puisse fonctionner, il faudrait que les hommes croient en Dieu et acceptent que des hommes en soient les ministres autorisés. C'est justement ce qui fait défaut dans une société comme la nôtre. Et l'injonction Pascalienne de se mettre à genoux pour croire n'est pas ici d'un grand secours.

Pourtant, là encore, la manière dont les média guettent les prises de position du Magistère, l'approbation ou la rancœur soulevées dans tel ou tel milieu incroyant par ces prises de position, trahissent bien une certaine attente qui, dans nombre de cas, dépasse le soutien que certains espèrent trouver pour leur propre engagement. Beaucoup semblent attendre une parole de « té-

moins » à qui ils reconnaissent une autorité morale. Mais les critères de cette reconnaissance sont plus ceux de la défense des Droits de l'Homme que ceux qui relèvent d'une tradition religieuse, davantage ceux d'un engagement personnel et risqué pour l'homme que ceux qui émaneraient d'une fonction religieuse quelconque.

III - Quel langage ?

31 - Une vie partagée

Une communauté de destin avec les "non-croyants" qui nous ouvre à la différence dans la communion et rend encore plus perceptible la distance tenant à la foi et au dire Dieu

Comme nous l'avons très brièvement indiqué au début de cette communication la démarche des prêtres de la Mission de France et de celles et ceux qui s'y sont associés a consisté à partager l'existence de tout homme en particulier de ces « non-croyants » auxquels ils étaient envoyés en toute priorité. Pour exprimer cela on a employé les mots de « communauté de destin » ou, plus modestement, de « rencontre et dialogue ». Cela voulait dire vivre autant que possible sous les mêmes déterminations d'existence que ces « non-croyants », qu'elles soient écono-

miques, sociales ou culturelles. Ce partage nous a donc progressivement introduits à la différence. Peu à peu ce qui faisait vivre nos compagnons est devenu nôtre : espoirs et souffrances mêlés. Dans cette initiation à des chemins d'existence autres que ceux que l'Eglise empruntait nous avons éprouvé la distance qui persistait au cœur de communions de plus en plus profondes. Cette distance tenait essentiellement à la foi. Et c'est ici que, de manière vitale, se pose pour nous la question de savoir comment dire Dieu.

En effet, une fois la part faite à la liberté de conscience de chacun, une fois reconnu tout ce qui tient à notre propre faiblesse et

aux faiblesses de l'Eglise dans son histoire, il faut bien s'interroger sur les limites de la communication.

32 - Un témoignage infirme

Une parole de Dieu confiée à des vases d'argile ...

Il était sans doute plus immédiat et plus naturel de nous interroger sur l'authenticité de notre témoignage.

Lequel d'entre nous en effet n'est pas convaincu que l'essentiel d'une parole recevable sur Dieu, dépend de la sainteté de ceux qui la portent ou du moins de leur conversion toujours recommencée à l'Evangile ? En ce domaine le chemin est sans cesse à refaire... A quoi il faut ajouter immédiatement ceci : la conscience vive que nous avons que la Parole de Dieu n'est ni assimilable, ni réductible à notre témoignage. Un certain idéalisme

du témoignage est un obstacle à la Parole de Dieu car il l'entraîne dans l'orgueil triomphaliste ou dans le désespoir misérabiliste de ses témoins. Il faut l'engagement en vérité des témoins et la reconnaissance de leurs limites et de leur péché.

Et cela vaut des personnes comme de l'Eglise. Celle-ci doit avouer ses erreurs et ses lâchetés mais aussi reconnaître qu'elle sera toujours en deçà de ce qui lui est confié, en constant état de conversion humaine et chrétienne. C'est en ce sens que la Parole de Dieu est confiée à des vases d'argile...

33 - Un décalage intérieur

Un double langage :
- *religieux*
- *profane*

Mais il y a autre chose : peu à peu, au fur et à mesure que la culture, la mentalité, les préoccupations des autres sont devenues nôtres, nous avons éprouvé en nous mêmes une sorte de décalage intérieur.

331 — Il nous est apparu progressivement, ou à la faveur de tel ou tel événement ou rencontre, que nous vivions avec un double langage :

— un langage religieux à l'intérieur de l'Eglise. Ce pouvait être dans l'exercice du culte, dans la prière, dans la réflexion théologique...

— un langage profane avec nos compagnons d'existence : ceux du travail, des engagements

Un langage religieux inadéquat et traître

332 — Le langage religieux qui allait de soi car il avait exprimé pour nous la parole de Dieu et nourri notre foi, se mit à détonner et à paraître « déplacé ». Des choses qui nous semblaient essentielles et qui s'exprimaient dans les formules quotidiennes de la prière comme la formule : « A toi le Règne, la Puissance et la Gloire », nous paraissaient

Retrouver les mots d'une expérience de foi renouvelée

333 — Or il ne s'agissait ni de transposer un langage, ni même de le traduire, il fallait en soi-même d'abord et dans un échange constant avec les frères affrontés au même défi, trouver les mots d'une expérience de foi nouvelle car elle naissait en nous

Une démarche similaire pour les non-pratiquants et les non-croyants

334 — Mais l'opération n'était pas seulement en nous mêmes.

En effet, en particulier dans les demandes sacramentelles de non pratiquants ou à l'occasion de funérailles, nous avons souvent constaté que des non-croyants employaient aussi ce langage « religieux », fonctionnel, qu'ils pensaient peut-être devoir utiliser quand ils avaient affaire à l'Eglise, ou qui était le

pour la justice, du quartier populaire, des associations auxquelles nous participions, etc.

soudain non communicables sinon par une explication de texte qui dénaturait la parole. Pire, à travers ce langage de puissance et de pitié, de salut considéré comme un sauvetage, nous sentions que nos interlocuteur entendaient une parole sur Dieu qui trahissait Celui dont Jésus-Christ nous avait révélé le visage.

dans un autre contexte. « Pas de double langage » fut désormais le leitmotiv de notre recherche et nous exprimions sans doute là ce que la théologie anglosaxonne désigne aujourd'hui par les termes de « théologie contextuelle ».

seul disponible, mais que ne touchait rien de leur existence ou qui — et c'était pire — bloquait la soumission de leur existence à la Parole de Dieu par la foi. Ils véhiculaient ainsi, consciemment ou non, une religion de crainte, à relents jansénistes, mais qui plongeait sans doute ses racines, beaucoup plus profond, dans une vieille religion populaire, « naturelle » ou « cos-

mique », qui semblait ne jamais avoir été évangélisée.

Il faut bien dire que ce langage, induisant une image de Dieu pétrie de crainte et d'interdits, se renforce souvent de l'incompréhension qu'engendre le

discours de l'Eglise sur ce qui touche les gens au plus près de leur intimité : leur vie familiale et leur sexualité.

L'un explique l'autre et sans doute le renforce.

Un langage religieux vidé de son sens et repris dans le domaine profane

335 — Enfin, dernier obstacle, nous constatons que le langage religieux lui-même se décompose et tombe lentement dans le domaine profane.

Il n'est pas insignifiant que depuis des années une émission caricaturiste de télévision appelle « Dieu » le Président Mitterrand, représenté par une grenouille. Il n'est pas indifférent qu'après les réunions de toutes sortes baptisées séminaires, on parle des « grand'messes » d'un

parti politique pour évoquer ses assemblées générales. Même le vocabulaire dogmatique d'incarnation et de rédemption trouve à se réemployer dans le domaine profane. Et que dire de l'exploitation publicitaire de ce langage religieux soudain mis à la disposition de tous ? Or il ne s'agit plus d'un simple emploi analogique. Lorsqu'on interroge les jeunes sur ce vocabulaire ils se révèlent incapables d'en dévoiler les significations premières...

L'"inculturation de la foi" à notre époque : deux traits spécifiques

336 — Bien entendu ce que nous venons d'évoquer redouble une difficulté de toujours : celle de l'« inculturation » de la foi.

Est-il plus difficile à nos contemporains d'entrer dans l'univers de la révélation biblique qu'à des Gaulois du III^e siècle, des Germains du VI^e ou des Japonais au XVII^e ? Sans doute pas.

Cependant il nous semble que deux traits plus spécifiques à notre époque modifient sensiblement les termes de la question en apportant à la fois un surcroît de difficulté et des ressources nouvelles pour y répondre.

1^{er} trait :
la compréhension de la
notion d'inculturation
dans l'anthropologie
moderne

2^{ème} trait :
la communication
comme fin en soi
faisant obstacle au
langage symbolique

Sauvegarder une double
distance (langage et
symbole) tout en
revenant à la Source

● Il s'agit de la reconnaissance très neuve que l'Eglise et, plus généralement, l'anthropologie moderne font de la nature propre des cultures. L'opération d' « inculturation » est alors une entreprise plus onéreuse à faire que celle de la conquête ou du « baptême » extérieur d'une civilisation ou d'une culture. Elle va beaucoup plus profond. Elle est beaucoup plus respectueuse des hommes et de ce qu'il y a de « Parole de Dieu » engagée dans la diversité de l'humanité.

● Une autre difficulté vient, peut-être, d'une modification culturelle qui touche au langage. Sans doute les différences culturelles étaient-elles très grandes entre la patrie des premiers chrétiens et les terres qu'ils ont évangélisées au cours des temps. Mais toutes relevaient d'un même statut du langage et reconnaissaient la valeur et le sens d'un

langage symbolique. Nous sommes dans un monde où la communication, d'outil qu'elle était, devient parfois une fin en soi, voire une marchandise. Avec l'omniprésence du langage immédiat des images, nous perdons la distance intérieure aux symboles. Finalement il y avait peut-être moins de distance entre ceux qui se représentaient Dieu par des « idoles » (1) et ceux qui l'évoquaient par des « icônes », qu'entre ceux d'entre nous qui se réfèrent à une Ecriture et ceux qui sont simplement façonnés par les images. Bref, nous sommes dans un monde où tout s'expose et perd, paradoxalement, la dimension de transparence qu'induit le jeu de voilement/dévoilement propre au symbole. Dès lors l'altérité se dilue et la « révélation » perd son sens ou se pervertit. (Dans l'ésotérique le sensationnel, la manipulation pure et simple).

337 — C'est pourquoi, tout cela étant dit, nous sommes persuadés qu'une certaine distance doit être sauvegardée, en particulier dans la liturgie. Distance

dans le temps, éprouvée dans un décalage du langage, dans la mesure où nous nous référons à des traditions anciennes. Distance interne aussi, si l'on peut dire,

(1) - Même si, sciemment ou non, les seconds imputent aux premiers, sous le nom d' « idoles », la confusion des représentations païennes de Dieu avec Dieu même et en nient ou en méconnaissent la valeur de « signe ».

dans la mesure où la foi s'exprime sur le registre symbolique. Cette double distance nous oblige

à revenir à la Source et à reconnaître que le sens se reçoit autant qu'il se cherche.

***Un double dilemme :
- dire ou se taire ?***

338 — Que faire ? Nous sommes devant un double dilemme :

● Nécessité de dire !

D'une part nous avons conscience que le temps est venu d'une parole sur Dieu qui puisse être parole de Dieu pour l'homme d'aujourd'hui. Dans l'espace de mutisme — plus que de silence — qui est créé par la sécularisation il faut sans doute que, d'une manière ou l'autre, Dieu soit nommé.

— ou obligation de se taire ?

D'autre part nous constatons que ce mot même de Dieu entraîne chez beaucoup de nos interlocuteurs, fermeture, rejet ou désintérêt car il renvoie pour eux à une histoire, à un monde dont ils se sont détachés ou qu'ils ont condamnés. Comment dégager alors le mot « Dieu » des connotations qui l'ont défiguré ?

● Un nouveau langage religieux ?

Faut-il recréer un langage religieux — ou un langage de foi — pour nos contemporains ? Si c'est possible cela

passera certainement par l'expérience intérieure de croyants qui sont « passés eux-mêmes aux barbares » et par l'écoute attentive des quelques « non-croyants » qui entrent aujourd'hui dans la démarche chrétienne. En effet un tel langage ne s'invente pas, il se crée dans le creuset d'une histoire commune et c'est cette histoire qui manque.

— ou parler de Dieu de manière profane ?

Faut-il exprimer la foi dans le langage profane ? Peut-on dire qu'on y soit un peu parvenu ? S'agissant de l'Évangile peut-être... et c'est sans doute l'essentiel ; mais on verra plus loin que cela pose un autre problème. Quant aux tentatives liturgiques pour exprimer en termes courants les réalités de la foi et les dogmes, il semble qu'elles soient loin d'avoir emporté l'adhésion, et qu'elles sentent trop souvent l'artificiel et le plaqué. La nécessité pour nous d'éviter le « double langage » ne peut effacer la signification d'une

***- un nouveau langage
religieux ou parler
de Dieu de manière
profane ?***

certaine dualité dans le rapport à une écriture passée et

dans le rapport à une écriture autre, symbolique.

IV - De la modernité à la post-modernité

41 - Un effort pour comprendre

Comprendre les raisons du rejet de la foi par les "non-croyants"

Il ne suffisait pas de partager les aspirations, les projets de société, les peines, les désespérances des non-croyants dont nous partageons la vie. Il fallait aussi tenter de comprendre les raisons de leur éloignement de l'Eglise et de leur rejet de la foi.

Mais ici il ne faut pas oublier de situer les choses dans le temps.

Et d'abord dans l'histoire : en effet, au début de la Mission de France nous avions surtout affaire à des hommes qui s'étaient opposés à l'Eglise ou éloignés d'elle. Ceux-là sont encore présents mais leur attitude a quelque peu changé et pour la plupart, elle s'est atténuée, soit qu'ils aient modifié leur regard, soit que l'Eglise ait pour eux perdu de l'importance. La nouveauté de notre temps, nous l'avons

dit, est que des jeunes naissent hors de l'orbite ecclésiale et ne sont pas du tout concernés par elle. De même on est passé de gens qui luttait contre Dieu et la place qu'il tenait dans l'univers des représentations et des idées à d'autres pour qui la question est simplement devenue sans intérêt.

Mais, rappelons-le, il faut aussi apporter des nuances qui tiennent à l'évolution de l'homme au cours des étapes de sa vie. Les épreuves inévitables que chacun rencontre au cours de son existence amènent à poser des questions du sens là où elles ne se posaient pas. Autant nous répugnons à « placer » la question de Dieu à la faveur des souffrances ou des désarrois de l'homme, autant nous devons être attentifs aux cris de l'homme quand ils s'adressent à nous et à Dieu.

Modernité ou post-modernité ?

Selon le choix, la question de Dieu ne se pose pas en termes identiques

411 — Pour comprendre cette situation et ces changements nous avons entrepris une réflexion sur la modernité. Nous nous sommes demandés aussi pourquoi, en France tout particulièrement, la modernité s'était déployée en entraînant la sécularisation de la société. Et pourquoi cette sécularisation s'est conjuguée très souvent avec l'athéisme.

Plus récemment, en 1991, nous avons prolongé la réflexion en commençant d'analyser ce phénomène contemporain complexe où certains voient le passage à une ère nouvelle qualifiée de post-modernité, là où d'autres ne voient que le déploiement logique des virtualités de la modernité.

412 — Sans entrer dans le détail, soulignons simplement que la question n'est pas qu'une question de mots.

● Ceux qui pensent en effet que nous assistons au développement des virtualités de la modernité sont portés à considérer que depuis le XVI^e siècle la question de Dieu se pose à la conscience moderne à peu près dans les mêmes termes.

● Ceux qui interprètent au contraire les événements politiques, les mutations techniques, les progrès scientifiques de cette fin de siècle comme l'entrée dans l'ère de la post-modernité considèrent que la question de Dieu se pose autrement :

— soit qu'on retrouve un type d'attitude humaine antérieur à la modernité et refoulé

par elle et qui se manifesterait par un retour du religieux.

— soit que la question de Dieu se pose en des termes tout à faits neufs parce que la question du sens de la vie se pose également en des termes jamais connus.

Notre recherche commune n'est pas allée assez loin pour que l'on puisse dire comment les uns et les autres se situent en face de cette alternative. Il est peut-être aussi prématuré de vouloir discerner les grandes lignes d'un nouveau paysage spirituel et religieux dans les bouleversements actuels, tant ils sont rapides et fragmentés...

42 - Quelques traits majeurs

Des constantes qui contribuent à expliquer comment se pose la question de la foi aujourd'hui

● ***Le triomphe du libéralisme avec l'entrée dans l'ordre de l'opinion, la protection garantie pour tout, des hommes trouvant en eux-mêmes les motifs de leur action***

Du moins, pour ce qui concerne la situation française, pouvons-nous relever quelque constantes qui contribuent à expliquer comment s'y pose la question de la foi aujourd'hui. Au delà des traits maintes fois relevés de mouvance des populations, rapidité des communications et de l'information, fractionnement des connaissances, flexibilité de plus en plus grande du travail, confrontation des populations et des cultures, accélération des découvertes scientifiques et techniques, rétrécissement de la planète, etc... il faut noter quelques points majeurs :

421 — Le premier est sans conteste le triomphe du libéralisme sous toutes ses formes et dans tous les domaines. Les réactions mêmes qu'il suscite, les aspirations à la recomposition d'un ordre moral ou les critiques qu'il inspire, soulignent à l'envi son emprise. Cette liberté s'exerce aussi dans le champ des idées. Il semble que l'on soit sorti définitivement de l'ordre de la croyance avec ce qu'elle comportait de communautaire, de normatif et pour ainsi dire de fondateur, pour entrer dans l'ordre de l'opinion. Et, ici, il faut entendre le mot en un double sens :

— il s'agit de l'opinion publique dont le rôle est déterminant en démocratie mais qui est sujette aux influences et particulièrement à celles des médias.

— il s'agit aussi de l'opinion personnelle qui est censée ne re-

garder que la personne privée. Dans le domaine religieux en particulier on est frappé de constater à quel point, en deux ou trois générations, on est passé d'une transmission familiale de la foi à un choix libre qui se traduit le plus souvent par un éloignement de l'Eglise et une sorte de mise en désuétude de la foi.

Par ailleurs, la raison ayant fait son autocritique et renoncé à des prétentions dogmatiques, au scientisme en particulier, l'anticléricalisme ou les persécutions religieuses disparaissant, la foi n' a plus d'obstacle pour se raidir et... s'affirmer. Elle se dilue progressivement dans le vaste marché des idées à prendre ou à laisser.

Enfin, nous sommes dans une société où l'homme, de plus en plus, a barre sur les conditions de sa naissance et de sa mort et

cherche le maximum de protection pour sa vie, ce qui, en un sens, est un bien dont on souhaite qu'il soit étendu à tous les hommes. Mais, lorsque tout, de l'économie à la mort même de l'individu, tend à relever du système des assurances, la question d'un au-delà et d'une Providence ne se pose plus dans les mêmes termes et le discours de la foi sur ce point ne trouve plus prise.

Sans doute l'homme a-t-il aussi conscience de ses échecs : ceux de la gestion de l'environnement comme ceux de sa capacité à être

422 — Reste l'impression que beaucoup de gens sont pris dans les filets et les spirales de la société de consommation. Le progrès leur apparaît comme une sorte de force naturelle à laquelle ils s'abandonnent, trop heureux finalement d'être du bon côté des choses. Dans le meilleur des cas ils croient encore à l'efficacité d'une action politique pour changer l'ordre du monde, dans le pire des cas ils se laissent porter par les vagues de la mode et de la publicité. Une masse importante de gens pactise

423 — Pourtant, s'il fallait indiquer ce qui nous paraît être le trait dominant, ce serait surtout celui d'une grande interrogation, peut-être d'une incertitude. Celle,

véritablement solidaire des peuples que tous les jours la télévision rend proches de sa vie quotidienne. Cela peut le conduire à s'interroger sur lui-même...

Ceux qui ne prennent pas leur parti de ces échecs et se battent pour y remédier, soit dans le cadre traditionnel de l'action politique et syndicale, soit dans le cadre des Associations ou de l'action humanitaire des Organisations Non Gouvernementales, semblent trouver en eux-mêmes les motifs de leur action humanitaire ou politique...

aussi avec l'irrationnel des roues de la fortune, des jeux de hasard et de tous les diseurs de bonne aventure ou des adeptes de la parapsychologie. Quelques uns cherchent un sens à leur vie dans l'appartenance à une secte ou dans un mouvement syncrétiste qui résout d'autant mieux les tensions qu'il le fait de manière abstraite et imaginaire. Beaucoup plus voient dans le retour du religieux la menace toujours recommencée de l'intolérance et du fanatisme.

ci naît des imprévus d'une histoire qu'on s'était depuis longtemps habitué à considérer comme irréversible en son cours. Elle naît aussi de la réactivation

● *La spirale de la société de consommation ...*

● *Une incertitude face à l'avenir*

des vertiges Pascaliens devant l'infiniment grand et l'infiniment petit, tels que les dévoilent l'astrophysique ou la bio-génétique. Elle naît également de cette espèce de vulgate psychanalytique qui est plus ou moins passée dans les mœurs et qui plonge l'homme dans une grande perplexité lorsqu'il se retrouve en face de lui-même et saisi par la fragilité des mécanismes psychiques ou l'interdépendance du corps et de la psyché et l'interaction du milieu économique et social et de la vie personnelle. Bref, contrairement au titre d'un livre célèbre, il ne semble pas que l'on revienne au temps des certitu-

des, aussi bien celles qui s'exprimaient sous le mode religieux que celles qui s'y opposaient, par exemple celles du scientisme. L'ère des dogmatismes semble révolue. Nous nous en réjouissons sans arrière pensée dans la mesure où cela rend au terreau des affirmations de Dieu son caractère mouvant, historique et vivant.

Cependant cette incertitude peut dégénérer aussi dans un scepticisme corrosif ou bien oublier le rôle fécond des « dogmes » quand ils sont pris pour des repères dans la recherche de la vérité et non comme l'expression intemporelle de cette vérité.

V - Le Visage de Dieu

C'est ici que se pose la question de la figure de Dieu à laquelle on se réfère.

51 - Une double conviction :

La place de la Transcendance

511 — D'une part nous mesurons à quel point l'homme peut être laminé lorsqu'aucune place n'est faite à une expression de la Transcendance dans sa vie personnelle et dans la société où il vit. C'est le cas des sociétés totalitaires où le pouvoir annihile la pensée par l'imposition d'une idéologie fermée (Nationalisme, populisme, socialisme réel, racisme, etc.).

Mais ce point requiert deux précisions :

- En tout état d'oppression il y a toujours des hommes qui résistent et protestent et attestent par là même de la présence irréductible en eux de quelque chose qui passe l'homme et en donne la véritable mesure : ce que dans la foi chrétienne nous reconnaissons comme une trace de l'Esprit.
- Nous croyons — cela fait partie de notre foi — que Dieu est la figure ultime et réelle de toute vraie Transcendance pour l'homme. Cependant nous avons aussi appris de

l'histoire que la figure de Dieu peut être manipulée et qu'il est arrivé à des sociétés et à des Eglises d'asservir Dieu pour mieux asseoir leur pouvoir sur les hommes. Ceux-ci, même si leur lecture de l'histoire peut être contestée, ne l'ont pas oublié. Il ne suffit donc pas d'énoncer que Dieu est pour l'homme la figure réelle de toute Transcendance, il faut se demander de quel Dieu on parle et dans quel type de rapport les hommes sont mis avec lui.

Ne pas présenter Dieu sur le registre du besoin et de la nécessité

512 — D'autre part il faut se garder, sous prétexte que Dieu est, dans notre foi, Celui qui donne visage ultime et vrai à la Transcendance à laquelle l'homme aspire, de présenter Dieu sur le registre du besoin et de la nécessité. Nous aurons au moins appris de la modernité et de son combat pour la liberté, comme des sciences de l'homme et de leur critique des figures d'aliénation de l'homme, qu'à présenter Dieu sur le registre de la nécessité on introduisait l'homme dans un registre qui pervertissait et l'homme et Dieu. Notre compa-

gnonnage et notre dialogue confiant avec des non-croyants nous ont appris à voir en eux des figures d'hommes qui n'étaient en rien diminuées parce qu'ils ne croyaient pas en Dieu. Mieux, nous avons souvent appris d'eux à voir et à entendre des choses sur l'homme que nous avions oubliées dans notre Eglise, à commercer par un combat pour la reconnaissance et le respect des Droits de l'Homme. Plus généralement, nous avons été souvent, par eux, introduits à une notion du respect de l'autre qui nous avait manqué.

Présenter Dieu sur le registre du désir

513 — C'est donc sur le registre du désir — pour employer un mot également familier à St Thomas et à la psychanalyse — que nous avons été amenés progressivement à situer la question de Dieu. En même temps nous nous sommes rendus compte qu'il y avait un risque à comprendre la gratuité comme un surplus ou un superflu dont on pourrait se pas-

ser. Si bien que de la rencontre de Dieu nous ne saurions mieux dire que ce que tout homme dit de la rencontre de l'être aimé : « Avant de te connaître et de t'aimer, je ne savais pas combien tu me manquais ».

Reste donc à témoigner d'un Dieu Amour et cela ne peut se faire si soi-même on ne sait pas aimer...

52 - Les représentations de Dieu :

Toute représentation de Dieu peut induire chez l'homme un comportement pervers, car toute figure de Dieu est foncièrement ambiguë. Le Dieu Tout Puissant et Créateur peut être ressenti comme le Dieu des interdits, jaloux de sa Puissance. Le Dieu Sauveur peut être ressenti comme celui qui profite des défaillances de l'homme et, sur elles, établit son règne. Le Dieu Rédempteur peut être appréhendé comme le Dieu vengeur satisfait par le sacrifice du Christ. Le Dieu Omniscient peut être rejeté comme celui qui dispute son savoir à l'homme. Dès lors toute conquête de la science est conçue comme une victoire sur l'ignorance entretenue par la religion. Même le Dieu faible et compatissant que la théologie des dernières années a, par réaction, mis en valeur peut conduire à des perversions : soit que, pour

l'homme, il ne soit finalement d'aucun recours, ou bien qu'il soit simplement le jouet complaisant de ses fantasmes de puissance...

Nous venons d'énoncer, sous forme de possibilité, des déformations et des perversions du rapport des hommes à Dieu et de la représentation qu'ils s'en font. Mais toutes ces figures ont bel et bien existé et nous en trouvons la trace dans le rejet de Dieu que font nos contemporains. Il convient donc de s'interroger non seulement sur les représentations de Dieu que nous proposons mais sur le type de relation à Dieu que par elles nous induisons. D'une certaine manière le rapport que l'homme entretient avec la Transcendance est plus déterminant pour lui et les autres que la figure de cette Transcendance, encore que les deux soient intimement liés.

53 - Ce que nous avons appris :

Dieu offert à la pauvreté de l'homme

Le caractère risqué de la foi

Or ce parcours n'est pas seulement un parcours critique qui nous rend vigilants sur nous mêmes et attentifs à la complexité des situations et des hommes. Il a été aussi pour nous un enseignement. Nous en évoquons deux aspects :

531 — De ce temps d'incertitude, parfois malaisé à vivre, nous avons réappris d'abord quelque chose de l'être même de Dieu. Dieu n'est pas celui sur qui on met la main, celui qu'on asservit à ses désirs, à son savoir. Il est offert, dépouillé et sans retenue, à la pauvreté de l'homme qui renonce à posséder et à emprisonner ce qu'il saisit de lui. L'incertitude, le questionnement

532 — Nous avons réappris aussi sans doute le caractère risqué de la foi. Il ne s'agit pas là d'un retour au pari de Pascal, mais d'une attention plus soutenue à la dimension même de la foi : une confiance appuyée sur l'espérance, « une manière de connaître des réalités qu'on ne voit pas ». (He 11/1) Or cette attention nous rend également sensibles à ce qui est déjà engagé de foi dans l'incertitude avouée d'hommes et de femmes qui engagent leur existence pour l'homme, envers et contre tout, sans « savoir », dans des fidélités quotidiennes, dans des solidarités ou dans des moments cru-

ouverts de beaucoup de nos contemporains nous rendent plus vivante la figure d'un Dieu qui ne sera jamais au bout de preuves et qui ne se laisse pas approcher comme une idole. Finalement, dans la pudeur de beaucoup de nos compagnons de route à se prononcer sur l'Ultime, nous reprenons conscience de l'Incommensurable en ce Dieu que par grâce nous avons rencontré.

ciaux de leur vie. Certes il ne s'agit pas d'en faire des croyants inavoués, encore moins des chrétiens sans le savoir. Il s'agit, précisément, de reconnaître entre eux et nous quelque chose d'une expérience commune qui est ce risque pris par l'homme dans ce qui le dépasse et qui est la condition de son accomplissement. N'est-ce pas d'ailleurs ce que le Christ reconnaît dans le cœur de celles et ceux qui sont sauvés « par leur foi » ? Foi manifestée ou pressentie dans une démarche du corps et du cœur, en deçà des paroles et plus encore des formules de confession de foi en quoi, trop souvent, on croit qu'elle se résume.

***Déceler la trace
de l'Esprit de Dieu :
un ministère
de l'« inquiétude »***

533 — Il s'agit aussi, pour nous chrétiens, de déceler dans cette attitude commune la trace de l'Esprit de Dieu, donné à tous, avec la vie, comme un principe d'inquiétude. Et ici comment ne pas se souvenir de Saint Augustin lorsqu'il dit que le cœur de l'homme est inquiet — sans repos — tant qu'il n'a pas trouvé son repos — sa quiétude — en Dieu ? Comment ne pas rappeler aussi que le Cardinal Suhard, à l'origine de la Mission de France, parlait du ministère presbytéral comme d'un « ministère de l'inquiétude » ? (Le prêtre dans la cité). Mais ce principe d'in-

quiétude n'est pas une voix qui s'impose, il est comme le murmure ténu de la brise qui surprend Elie sur la montagne, il est un appel, parfois une protestation, dans la conscience. Ce principe d'inquiétude, cette disposition spirituelle, cette « capacité » à connaître Dieu, cette « forme en creux » ne s'éveillent en l'homme que si une parole est dite par des croyants. C'est bien là le rôle irremplaçable des témoins. C'est bien là aussi que se pose la question de la parole que l'on doit dire aujourd'hui pour ouvrir l'homme à Dieu.

***Repérer les "semences
du Verbe", présence de
la parole de Dieu
dans la vie des hommes***

534 — Mais il s'agit aussi, conjointement, de repérer les « semences du Verbe », les « Préparations Evangéliques » qui sont déjà présence de la Parole de Dieu dans la vie, le cœur et les paroles des hommes. Le Verbe

éclaire tout homme dès l'origine et il se sert de l'homme pour parler à l'homme. Il se sert des Prophètes, il se sert aussi des sages, des poètes, de tous les hommes qui ont reçu la grâce de dire pour les autres une parole de vie.

54 - L'unique mystère du Christ

Nous venons d'indiquer que toute représentation de Dieu était ambiguë ou équivoque et qu'elle pouvait induire — ou traire — des comportements pervers. La figure du Christ devrait pourtant nous libérer de l'équivoque : n'est-ce pas là justement

le sens de son ministère ? A condition semble-t-il de ne pas séparer le mystère de sa vie, le mystère de sa croix, le mystère de sa résurrection. Certes il est légitime que tel ou tel chrétien ou théologien accentue l'une ou l'autre face de cet unique mystère.

Mais nous éprouvons les limites de toutes christologie qui se centre pour ainsi dire exclusivement sur le temps de Nazareth, sur la Croix ou sur la Résurrection. De la première, qui pourtant a éclairé le chemin de la Mission de France en insistant sur le partage de vie et l' « incarnation », nous avons parfois glissé à l'incognito et au silence, oubliant le caractère provoquant d'une parole qui éclaire et qui appelle à plus de fidélité car elle est en avant de nous et des autres hommes comme ce qui nous dépasse. Par la seconde, certes, nous avons été remis en face d'un Dieu engagé dans l'histoire des hommes, épousant la condition des pauvres et des victimes de l'injustice humaine, dévoilant dans sa faiblesse même l'infini respect du véritable amour. Nous avons aussi mieux compris la nature

de la foi en Dieu au-delà des représentations qui en sont données à l'homme et la confiance qui traverse l'épreuve de la mort. Pourtant cela n'a pas été sans une dramatisation psychologisante qui dessinait les traits d'un Dieu morbide à peine plus recevable que celui dont la mort du Fils « apaisait le courroux ». Enfin la Résurrection, isolée de la mort sur la croix, ouvre la porte à tous les triomphalismes et fait l'économie des engagements coûteux d'une existence qui se risque pour la libération des hommes, l'instauration de la justice et de la paix.

Nous esquissons donc ici, en quelque sorte, le rapport qui doit structurer tout témoignage chrétien, toute parole chrétienne sur Dieu. Cependant à ce point de notre recherche nous butons sur une autre question.

VI - Le Christ révélateur de Dieu ?

Cette question pourrait être formulée ainsi : Le Christ peut-il conduire à Dieu des hommes pour qui Dieu n'a pas d'existence et pour qui, parfois, la question même de son existence n'a plus de sens ? Ou bien : Le Christ peut-il conduire à Dieu des hommes sans Dieu ? Non pas que Dieu ne soit présent à chacun, mais beaucoup lui sont absents... ou lui assignent un type de présence qui les conduit à ne pas Le trouver.

Cette question surgit au cœur de la modernité dans une société sécularisée. On peut la préciser à partir de deux aspects de cette réalité.

61 - La pluralité

La modernité se caractérise en effet, entre autres choses, par la pluralité, l'accueil des différences et la relativisation des positions et des convictions. Ainsi la démocratie, dans sa forme moderne, est la conjugaison, plus ou moins heureuse, des différences dans une même société. C'est donc un mode d'ouverture à l'altérité avec, en reflux, les questions que cela entraîne sur l'identité. Même si ces propos mériteraient d'être explicités et nuancés il n'en demeure pas moins que la modernité a peu à peu construit un modèle de société qui ne repose plus sur une identité de groupe exclusive mais sur

une pluralité. Sur le plan religieux, cette prise en compte de la pluralité n'a été facile ni au sein des Eglises chrétiennes, ni dans leur rapport avec d'autres religions. En tous cas il semble bien que ce mouvement de conversion par lequel l'autre était peu à peu accepté dans sa différence n'a pu se faire qu'avec l'affirmation parallèle que le Christ était le seul chemin vers Dieu ou le seul révélateur du vrai Dieu. (Rapport dialectique que l'on retrouve aujourd'hui dans l'actualité du dialogue inter-religieux et dans la théologie des religions).

62 - Le Christ réaffirmé

Dans le même temps d'autres phénomènes — parfois contradictoires — convergeaient pour conduire à renforcer cette affirmation de l'originalité du Christ et du caractère unique de sa révélation :

— la volonté de s'opposer à un déisme fondé sur la raison,

— les remises en cause de Dieu faites par les sciences humaines,

— le renouveau scripturaire,

— le désir d'évangéliser la religion populaire, quitte à privilégier une foi plus cérébrale, impliquée dans des « engagements ».

Tout cela fut sous-tendu par une Christologie exigeante qui posait le Christ comme centre, axe de tout, au risque même d'oublier que le terme ultime de la foi est Dieu et dans une méconnaissance à peu près complète de l'Esprit-Saint...

63 - Le Christ, témoin de la foi dans une religion

Quoi qu'il en soit nous sommes aujourd'hui héritiers de ces « christologies ». Et c'est ici et dans ce contexte que la question énoncée plus haut se pose. En effet on n'a peut-être pas assez pris garde que le témoignage du Christ s'est inscrit dans une société pour qui l'existence de Dieu allait de soi. Ce rapport à Dieu était d'autant plus évident qu'Israël étant une théocratie, l'ordre social et culturel tout entier reposait sur ce rapport à Dieu. Le Christ y intervient donc comme le réformateur d'une religion, comme celui qui donne le vrai sens d'un rapport à Dieu, comme celui qui interprète une Tradition et une Ecriture : celles que dans la tradition chrétienne nous appelons : Ancien Testament. Dans son ministère il a affaire à des différences religieuses à l'intérieur ou à l'extérieur d'Israël mais tous ses interlocuteurs, même les païens croient en Dieu. Seul le scepticisme de Pilate

pourrait évoquer celui de nos contemporains...

La question se pose donc de savoir comment le témoignage que nous nous efforçons de rendre au Christ, réformateur d'une religion, peut conduire à Dieu des hommes sans religion, pour qui l'existence de Dieu ne va pas de soi ou bien est écartée. Souvent nous avons le sentiment que notre témoignage suscite un écho chez des non-croyants au plan de l'humanisme et non au plan de la foi. Le Christ est seulement compris comme un grand homme ou un « Prophète ». Bien plus me ou un « Prophète ». Bien plus, nous avons parfois éprouvé que l'engagement chrétien partagé avec des non-croyants pouvait lui-même se dégrader en humanisme. Et toujours nous avons refusé d'en tirer la conclusion qu'il fallait vivre à part, rompre les solidarités, renoncer à la rencontre et au dialogue qui sont l'essence de la mission.

64 - Dieu présent dans le non-religieux ?

Mais ici il faut apporter quelques nuances. En effet la manière dont nous avons posé la question semble sous-entendre que

l'unique mode de relation des hommes à Dieu est le mode « religieux », à la fois dans le cadre d'une religion déterminée, à la

fois sous le mode de ce qu'il est convenu d'appeler le « sentiment religieux ». Mais, d'une part, toute religion peut être pervertie et ne faire nulle place au Dieu vivant, à son attente, à son amour. D'autre part, un univers a-religieux n'implique pas nécessairement qu'il soit étranger à Dieu. Non seulement nous avons la conviction de foi que Dieu est présent à tout homme y compris dans un univers a-religieux, mais encore nous n'écartons pas l'idée que l'homme puisse être présent à Dieu dans cet univers-là. Il ne s'agit pas là de retomber dans l'opposition facile entre foi et religion et d'exalter la première en niant la seconde, il s'agit d'être attentif à la présence de Dieu dans un univers a-religieux, d'être écoutant des gémissements ineffables de l'Esprit et des paroles du Verbe dans cet univers-là. Quand l'homme accepte d'écouter le mystère qui sourd en sa propre vie, quand il refuse ce que Pascal appelait : distractions et Descartes : passions, pour se contempler dans la vérité de son être, alors la vie, la mort et la résurrection du Christ ont peut-être quelque chose à lui révéler de Dieu et de l'homme. Dans ces existences et dans ces chemine-ments qui échappent à ce que

nous évoquons habituellement par les termes de « religieux » et « religion », il y a parfois la reconnaissance de ce qui passe l'homme en l'homme : abîme ou grandeur sublime, vertige ou élan, marque de cette transcendence qui est le « Signe de l'homme ». Et nous pensons à l'image qui a saisi le monde, de ce jeune Chinois, debout devant les chars de la répression, place Tian An Men. Il représentait tous ses compagnons également saisis par l'Esprit et toutes celles et tous ceux qui ne se résignent pas à ne pas vivre à hauteur d'homme. Mais il faut aller plus loin et ajouter que, dans « le mystère de la pesanteur et de la grâce » l'homme mutilé, même s'il consent à sa mutilation, garde en lui l'empreinte ineffaçable qui peut être restaurée pour devenir à l'Image et à la Ressemblance de Dieu, la figure du Fils de l'Homme. Il faut écouter ce qui naît, ce qui se cherche en tremblant et aussi ce qui est apparemment mort. Nous en avons fait l'expérience dans l'engagement syndical, dans ses lourdeurs, parfois ses trahisons, comme dans l'accompagnement de prisonniers, la présence aux côtés de ceux qui luttent et contraignent comme de ceux qui sombrent.

65 - La voie du Christ

Le Christ, homme de la foi au sein d'une religion

Le Christ, chemin authentique de l'homme vers Dieu au-delà de toute religion

C'est pourquoi il nous faut préciser ce que nous avons énoncé en évoquant le Christ comme témoin de la foi au sein d'une religion.

651 — Il nous paraît indéniable que Jésus a été perçu comme tel et dans l'histoire et dans la foi. En déduire que son témoignage serait aujourd'hui plus facilement reçu dans un univers religieux serait oublier la capacité de toute religion à la ferme-

ture et à l'exclusion. La « religion » chrétienne n'échappe pas à cette tentation. Nous avons autant de peine que les autres à accueillir le message libérateur du Christ et la révélation de l'homme et de Dieu dont il est porteur et témoin.

652 — Bien que la vie et le message du Christ se soient inscrits dans un univers religieux, c'est à dire dans un monde où les figures de la Transcendance sont celles d'une religion, nous voulons croire qu'ils peuvent avoir une portée universelle dans la mesure où ils interviennent pour dire à quelles conditions cette Transcendance est une Transcendance critique dans la vie sociale et dans la vie de l'homme. Autrement dit, la manière dont le Christ se rapporte à la Transcendance — pour lui : le Dieu d'Israël — est indicatrice de ce que

devrait être tout rapport de l'homme à la Transcendance quelles qu'en soient les figures. Pour le dire d'une manière provoquante : peu importe que l'homme se rapporte ou non à Dieu s'il inscrit sa vie dans la vérité de la condition d'homme. La vérité du rapport de l'homme à la Transcendance et de l'homme aux autres est plus décisive que la nomination qu'il fait ou non de cette Transcendance. En ce sens Jésus-Christ peut être proposé à tout homme comme chemin de l'homme et chemin authentique de l'homme vers Dieu.

VII - Trois points d'appui

Ainsi, en dépit de toutes nos hésitations et compte tenu de la complexité des situations que nous avons évoquées, il nous semble que notre démarche s'appuie sur trois points de repère :

71 - Restaurer l'espace Trinitaire de la foi

Le premier concerne la dimension mystique de la foi chrétienne engagée auprès des non-croyants. Pour le dire en un mot : il est urgent de restaurer la dimension Trinitaire de la foi. Nous croyons que les questions qui se posent à la foi dans une société sécularisée et dans son rapport aux expressions non-chrétiennes de l'homme et du sens de l'existence ne peuvent trouver d'éclairage si nous ne les inscrivons pas dans un espace Trinitaire.

D'une part il y a péril quand le Christ n'est plus situé comme médiateur mais devient un intermédiaire entre Dieu et l'homme : demi-Dieu ou Super-man. L'intermédiaire, en effet, s'interpose toujours entre les termes qu'il met en relation, alors que le médiateur s'efface dans l'acte même de sa médiation. Donner au Christ l'épaisseur d'un intermédiaire c'est en faire, dans les formes définies que nous reconnaissons, le détour obligatoire par

quoi les hommes devraient passer pour aller vers Dieu et donc s'interdire de le reconnaître dans les formes de sa médiation dans la rencontre de tout homme avec Dieu. Alors on est aveugle aux « semences du Verbe » et dans l'incapacité de les accorder à sa présence en Jésus-Christ qui conduit au Père.

D'autre part, la relation du Christ à Dieu, si elle est pensée comme relation duelle, empêche de situer l'homme dans un rapport d'altérité juste avec Dieu. D'une manière ou de l'autre, on est conduit à une relation de domination/soumission qui se traduit inmanquablement dans un rapport de concurrence où l'homme n'a pas d'autre alternative que d'éliminer Dieu pour être soi-même. L'Esprit au contraire intervient comme un Tiers et inscrit un écart qui est, paradoxalement, la condition d'une unité d'autant plus forte entre l'homme et Dieu, entre le Christ et Dieu, que l'écart est tenu.

72 - La présence de l'Esprit

Le second point de repère est lié au précédent : il s'agit de la place de l'Esprit dans la théologie contemporaine et, beaucoup plus concrètement, dans la vie spirituelle des chrétiens. Trop souvent on a le sentiment que l'Esprit est cantonné dans une

Eglise dont il est l'âme prisonnière. Cela rend les chrétiens incapables de déceler les appels de l'Esprit en tout homme. Nous sommes sourds à sa voix et aveugles à ses signes alors qu'ils manifestent la présence attentive et infiniment discrète de Dieu à

73 - Raison et Révélation

Conclusion

tout homme. Il conviendrait de se convaincre enfin que si Dieu n'est pas lui-même à l'origine de

Enfin, troisième élément, le débat inauguré par Descartes et Pascal au seuil de la modernité n'est pas épuisé. Se préoccupant des athées de son époque — les libertins — Descartes faisait remarquer qu'il était vain de partir avec eux de la révélation puisque celle-ci supposait justement la foi en Dieu pour être reçue. Et c'est pourquoi il entreprit son chemin de raison. Pascal exigeait au contraire la soumission de l'esprit de l'homme à une parole

toute démarche de l'homme vers lui, ce n'est pas l'homme, même chrétien, qui l'y mettra.

de révélation seule susceptible de conduire à la vérité sur/de Dieu. Mais autre chose est de conduire à la vérité de Dieu, autre chose de fonder son existence. Tributaires des fortes théologies Protestantes du XX^e siècle n'avons-nous pas trop tendance à oublier la tradition catholique mise en œuvre à Vatican I ? Pour sortir de cette opposition ruineuse entre raison et révélation, connaissance et foi, il faut articuler une fois encore « esprit » de d'homme et « Esprit » de Dieu.

Pour conclure peut-être faut-il revenir à des choses simples :

La conviction de foi que Dieu veut que tout homme soit sauvé et que le salut de l'homme ne soit lié à aucune appartenance religieuse mais à la grâce. L'évocation du jugement de l'homme au chapitre 25 de St Matthieu d'une part, les paraboles de la miséricorde d'autre part, nous convainquent, selon une formule de l'un d'entre nous : « que le salut de Dieu est inconditionnel, gratuit et paradoxal ».

Aussi bien n'est-ce pas la hantise du Salut des hommes qui nous presse mais la tristesse de ne pouvoir communiquer avec les autres en Christ alors qu'il nous a été donné de tout partager avec eux.

Nous presse aussi le désir de pouvoir communiquer à l'Eglise tout ce que nous recevons de ce compagnonnage avec des hommes dont elle reste loin. Dans l'œuvre commune avec tous les hommes de bonne volonté pour le service de l'humanité en tout homme, nous espérons que notre témoignage de croyant contribuera à révéler en eux cette dimension spirituelle qui les ouvrira à la joie de Dieu.

Témoignage de Pierre MOREAU

- **Trente-six mois dans les camps d'extermination en Allemagne**
- **Huit années de mission en Algérie**

Ainsi, Pierre Moreau, notre compagnon et notre frère, a entrepris de nous livrer en quelques pages * le récit des années cruciales et fondatrices de sa vie d'homme et de prêtre : celles où, déporté, il fut fait solidaire de ces hommes de toute condition que l'oppression voulait anéantir, celles d'Algérie où il dut se désolidariser des autorités de son pays car elles trahissaient là-bas ce qui le fondait : la liberté, l'égalité et la fraternité...

Aujourd'hui où nous faisons partie des riches de la planète, aujourd'hui où l'on nous parle de la grandeur de la France et de sa mission dans le monde, il est peut-être bon de se rappeler qu'il y a peu, cinquante ans pour la guerre contre le Nazisme, trente pour la guerre d'Algérie, nous avons frôlé le déshonneur et risqué de perdre notre âme.

Cela devrait nous rendre humbles et modestes, vigilants et veilleurs avec ceux dont le corps s'exténue et dont le cœur vacille.

Jean-Marie PLOUX

(*) 180 pages recueillies par un ami de Pierre, Augustin BARBARA, professeur de sociologie à la faculté de Nantes. On peut se procurer ce dossier complet en écrivant à Bernard BOUDOURESQUES, 88 bis rue des Pyrénées, 75020 Paris. (Joindre un versement de 100 francs).

◆ **Avant-propos** : « **Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt.** » ...

Grandeur et petitesse de l'homme ! Jamais en aucun temps cette pensée de Pascal ne m'a paru plus profonde que durant les trois années que je vais raconter. Broyé par une force anonyme, pris dans l'engrenage d'une énorme machine infernale, grain de poussière inconnu, perdu dans la masse des milliers d'autres humains pareillement broyés, j'ai connu ce sentiment et cette réalité d'être réduit au rang d'un simple numéro, au dessous de l'animal qui peut rendre des services, au rang d'une chose inutile et hideuse, dépouillé de tout ce qui fait un homme : le nom, les quelques biens qui prolongent la personnalité, les amis, les parents, un droit quelconque à la vie ou à la possession, à la liberté ; je suis devenu avec tant d'autres un objet de rebut qu'on utilise jusqu'à ce qu'on le jette au feu, au sens propre du mot. Mais là, plus qu'ailleurs au milieu de ce dénuement total, de cette dégradation, j'ai compris la grandeur de l'homme, qui ne consiste ni dans la richesse, ni dans les biens de ce monde, ni dans la liberté extérieure, ni dans les considérations ou les honneurs, ni dans la force ou la beauté du corps, mais seulement dans la richesse de son intelligence et la grandeur de son cœur, et je redirais volontiers la parole de Guillaumet, revenant épuisé de la Cordillère des Andes où son avion s'était perdu : « Ce que j'ai fait, aucun animal ne l'aurait fait ».

Je dirais plus : pour que l'homme puisse conserver au sein de la plus ignoble dégradation ce qui fait sa grandeur, à savoir son âme ; il lui fallait se dépasser sans cesse lui-même, sortir de l'ornière où il risquait de s'enliser, et il n'y avait que deux sorties possibles : la verticale, celle qui regarde vers le Ciel : et celle qui porte vers les autres. Ils le savaient bien ces S.S. dont le plan avéré était d'obtenir la dégradation totale de l'homme, de tuer l'âme avant de tuer le corps : n'est-ce pas pour cela qu'ils poursuivaient si féroceement tout ce qui aurait pu redonner leur âme à ceux qui allaient la perdre ! Grandeur de l'homme par son âme, et grandeur de l'âme par Dieu et le souci des frères. Voilà le témoignage que je voudrais apporter aujourd'hui dans ce modeste récit.

En fait, souvent, et en dépit de tous les plans humains, cette grandeur de l'âme a pu atteindre une mesure illimitée chez plusieurs de mes compagnons d'infortune,

car la souffrance est un signe de contradiction ; elle aigrit celui-là, mais elle élève cet autre : elle anéantit celui qui ne la domine pas, mais elle grandit celui qui a porté. J'entendrai toujours cette parole que me disait un jour, au camp d'Oranienburg, un prêtre que j'ai bien connu et qui ne devait pas revenir : « Je considère que cette captivité est la plus grande grâce que Dieu m'ait faite après celle de mon sacerdoce ». Et cette boutade que lançait un autre de mes compagnons : « Il faudrait que tout jeune homme à vingt ans, fasse un an de prison ».

◆ **Le 12 décembre 1942, c'est le moment décisif, une fameuse journée. Le verdict du tribunal militaire est tombé : Pierre est condamné à mort. Il désire célébrer la messe avant l'exécution.**

Maintenant, il ne me reste plus qu'à me préparer à la mort, tout doucement. Après tout, se préparer à la mort, ce n'est pas autre chose qu'accepter sans conditions la volonté de Dieu quelle qu'elle soit ; la mort vient à l'heure qu'Il a choisie ; il suffit de vivre cette heure avec sang-froid, acceptation, simplement comme on ait un exercice religieux quelconque ; je sens que ce n'est pas difficile de mourir. N'est-ce pas souvent plus facile que vivre ? Je me sens bien prêt, et me tiens simplement dans cette disposition de dire un fiat joyeux quand on viendra me chercher. Pour le reste, je continue mon petit programme de vie comme par le passé. D'ailleurs une intuition profonde et tenace, inscrite au fond de moi-même, m'avertit depuis toujours que grâce à la protection de Marie, tous les obstacles seront franchis, non sans peine ; ni sans souffrances, mais finalement sans que l'épée de Damoclès suspendue au dessus de moi ne s'abatte.

Le lundi matin qui suit ma condamnation, je suis appelé au bureau de la prison par mon avocat qui vient me faire faire une lettre de recours en grâce ; j'ai l'impression assez nette que cet avocat cherche encore à me tirer « les vers du nez », escomptant pour obtenir de nouveaux éclaircissements sur la menace de mort qui doit, pense-t-il, m'abattre et me laisser sans défense ; il en est pour ses frais ; je consens toutefois à écrire par sa main cette fameuse lettre de recours en grâce encore que je sois un peu humilié d'avoir l'air de supplier ces messieurs. La pensée des miens et

du ministère qui me reste à faire et que je n'ai fait qu'ébaucher dans ma courte vie, m'y incite. Toutefois, je reste un peu humilié de n'avoir pas eu le courage au fond de suivre l'exemple de ces pères dominicains, qui dit-on, condamnés à mort et sollicités de faire un recours en grâce, s'y sont énergiquement refusés comme devant une lâcheté. Honneur aux héros obscurs, disparus sans que personne ou presque n'ait su leurs actes d'héroïsme. Pour moi, dans toute cette histoire qui depuis mon arrestation m'a livré aux mains des Allemands, j'ai suivi la voie la plus facile, mais non pas la plus héroïque. Trois solutions s'offraient à moi en face des Allemands : ou bien avouer toute la vérité et trahir des amis : cela jamais. Ou bien mentir énergiquement pour à la fois sauver mes amis et utiliser toutes les chances pour m'en sortir, ce que je fis. Ou bien refuser de mentir et par conséquent de répondre, ce que firent plusieurs détenus avec héroïsme, car c'était s'exposer avec certitudes à toutes les tortures et finalement peut-être pour quelqu'un qui n'est pas très courageux, s'exposer dans un jour de lassitude à dire tout ; pour ma part, je ne me suis pas senti la volonté assez sûre, ni l'âme assez trempée pour suivre cette voie, et j'ai cru de mon devoir d'utiliser toutes les planches de salut. Je le dis un peu à ma honte et pour que soient glorifiés les vrais héros qui n'ont craint ni la mort, ni la torture. J'en ai connu qui n'ayant pas la foi soutenaient les doctrines les plus matérialistes, ont pris cette attitude et sont sortis vainqueurs de toutes les épreuves glorifiant au fond de la manière la plus admirable, la force de l'esprit contre laquelle la force brutale ne peut rien. Gloire à ces héros de quelques confessions qu'ils soient. A leur insu et souvent contrairement à leurs propres thèses, ils ont rendu témoignage à l'existence de l'esprit au-dessus de la matière. Puissent leurs admirateurs et amis s'en souvenir un jour !

◆ **La lueur de l'aube pascalle dans la nuit de la mort lente.**

Cependant, la fête de Pâques approche et l'aumônier m'a laissé entendre qu'il espère avoir la permission de célébrer la messe ; de fait, toujours, grâce à la bienveillance du directeur, la veille de Pâques, on nous annonce que ceux qui la désirent pourront aller demain à la Messe, ce qui remplit tous les cœurs de joie ; et à l'heure dite, les portes s'ouvrent, et en silence nous nous acheminons en rangs vers la chapelle ; car il y a une chapelle dans l'établissement qui jusqu'ici ne servait guère qu'aux

offices protestants, les catholiques étant rares dans cette partie de la Prusse. Cette chapelle qui est fort décente, ornée, nous est en tout cas bien sympathique ce matin ; je sers la Messe que dit l'aumônier n'ayant pas le privilège de la dire moi-même (je resterai trente cinq mois sans la célébrer, tout le temps de ma captivité). Avant la Messe, l'aumônier, qui ne peut songer à entendre tout le monde en confession, donne une absolution générale, puis célèbre la Messe dans le silence le plus complet, car il nous est interdit de causer ou de chanter quoi que ce soit. Comment décrire l'émotion de tous ces pauvres gens qui sont là à genoux à leur banc, et qui prient pour les absents, tous leurs chers absents dont ils sont totalement séparés, dont ils n'ont plus de nouvelles, mais qui certainement à cette même heure, dans un coin de France, prient aussi pour eux ; puis vient la communion ; tous ces bagnards plus ou moins défratchis, qui ressemblent à des mendiants et qui sont encore moins riches que le dernier des mendiants viennent à tour de rôle s'agenouiller sur la marche de l'autel, en offrant de tout leur cœur leurs souffrances pour ceux qui leur sont chers.

Trois fois au cours de l'année, nous aurons cette joie d'une Messe, Pâques, la Pentecôte, le Quinze Août, cette fête si française, où il nous sera donné pour la première fois de chanter des cantiques français qui rappellent à tous ces miséreux leur jeunesse et leur petit coin de France... Et puis un ordre brutal de Berlin : pas de messe pour les prisonniers politiques ; ils ne doivent pas même avoir cette consolation. Et l'on affichera sur les portes, en jargon allemand « pas de visites, pas de lettres, pas de colis, pas d'église ! » cependant l'aumônier pourra encore continuer et jusqu'au moment où il tombera malade, vers la fin de notre séjour ici, victime de son dévouement, ses visites si réconfortantes.

Pour moi, que puis-je faire auprès de mes infortunés compagnons de misère ; je suis seul en cellule, ne communique avec personne, sinon à la promenade et combien chichement ; je ne connais pas encore grande monde dans la prison et personne ne me connaît ; je ne puis que prier et offrir, ce qui au fond est le principal. Toutefois, un jour je reçois un petit billet en fraude : il émane de la cellule où sont réunis trois séminaristes ; ceux-ci ont organisé dans toute la prison par le moyen de billets clandestins, toute une ligne de prières ; on m'invite à m'y associer, ce que je fais bien volontiers, à heures fixes, de façon qu'à ces heures de la journée des quatre

coins de la prison, une même prière monte vers Dieu, pour nous-mêmes, pour les nôtres, pour la France ; et l'on m'invite à être l'aumônier du groupe, aumônerie à la vérité bien restreinte, puisqu'il s'agit seulement de donner chaque jour à heure fixe, ma bénédiction à travers les portes de ma cellule, afin que chacun puisse la recevoir et s'y associer. C'est ainsi que Jésus était présent au milieu de ses pauvres...

◆ **Le cauchemar des camps est permanent : lever à quatre heures et demie, travail treize heures par jour et les longs appels dans le froid... stations épuisantes d'une attente interminable.**

Après l'appel du soir, nous étions de nouveau rangés dans notre block de quarantaine où nous étions revenus après le travail, et il nous fallait attendre encore longtemps la distribution de soupe. Après quoi seulement nous pouvions nous coucher à peine réchauffés par deux maigres couvertures ? Néanmoins, nous avions réussi là encore à nous grouper pour notre coucher et je me souviens que dans mon coin où nous nous étions mis deux par lits pour avoir moins froid (les lits en planches avaient 60 centimètres de largeur) nous pouvions une fois dans le lit et un peu plus au chaud, échanger des conversations intéressantes de théologie, spiritualité, littérature, etc., qui faisaient remonter nos esprits au-dessus du terre à terre matérialisant dans lequel nous étions englués tout le reste de la journée. Car c'est là à mon avis l'écueil principal du camp de concentration : un matérialisme bas et épais, une atmosphère de bête traquée, un abrutissement qui vous gagne, la fatigue aidant, et vous réduit à l'état d'automate en vous dépouillant de toutes les valeurs humaines qui sont les raisons de vivre. Aussi était-il bon de faire appel le soir à ces valeurs pour ne pas nous engluer, et cela ne manquait pas de piquant au milieu de ce dénuement et de cette misère d'échanger des propos tranquilles sur la valeur respective de Proust et de Gide, ou sur le problème de la connaissance humaine ; et nous terminions en récitant à voix basse notre chapelet, alors que tous commençaient à s'endormir autour de nous.

La misère n'est certes pas éducative et elle mène à tous les vices ; nous devions nous en apercevoir rapidement ; elle apporte d'abord la hantise de la faim, l'obsédante faim, qui fait de l'homme un animal qui ne pense plus guère qu'à man-

ger, qui jalouse son voisin parce qu'il a été un peu mieux servi, qui est prêt dès que celui-ci a le dos tourné à lui voler sa maigre pitance, qui est prêt à tout en un mot pour pouvoir manger, et combien dans ces camps maudits vendirent leur âme pour un morceau de pain, ou leur corps pour devenir favoris des chefs de blocks et manger à leur faim !!! Dououreux spectacle de voir des gens habituellement corrects, des intellectuels, de braves gens devenus des bêtes, hantés par la faim, et qui s'abaissent à des petits compromis, à des marchandages, ou à des marchés honteux. Pauvre humanité ! Il aurait fallu être un héros ou un saint pour dominer tout cela ; et fort heureusement il y avait aussi des héros et des saints parmi nous ; je me souviens en particulier de ce brave normand, père de douze enfants, malade et exténué, mais toujours gai, toujours calme, heureux comme il le disait de pouvoir souffrir avec Notre Seigneur. Je n'hésite pas à dire qu'une pareille attitude dans de pareilles circonstances suppose une hauteur d'âme et une force qui est bien proche de la sainteté authentique si elle ne l'est déjà. Il y avait aussi ce philosophe, ami de M. Maritain, homme cultivé et raffiné et qui de ce fait souffrait plus que les autres : sa sérénité, sa joie profonde étaient la marque d'un grand cœur de chrétien. Et cet abbé Vallée qui trouvait encore moyen d'être le bout en train de la compagnie, malgré la fatigue qui le terrassait et cet abbé Périer qui avait encore des bons mots malgré la fièvre qui le minait ; et beaucoup d'autres plus petits, mais qui vaillamment portaient leur peine au lieu d'être écrasés par elle ; pauvres amis, qui aujourd'hui sont morts, tous sans exception, dans le plus parfait dénuement qui n'a guère d'égal que celui du Christ sur la Croix, et dont il ne reste rien qu'une pincée de cendre disséminée dans la nature, vous êtes de ceux qui honorent notre humanité au milieu de ceux qui la déshonorent, vous êtes des saints au milieu des fauves, vous êtes de ceux dont il est dit « que le monde n'en est pas digne ».

◆ **En août 1955, la Mission de France l'envoie dans l'équipe d'Hussein-Dey (banlieue d'Alger), grosse commune regroupant environ 100 000 habitants parmi lesquels 30 000 européens et 70 000 algériens.**

Le gros avantage de la situation des prêtres de la Mission de France est de vivre et de travailler en équipes et dans la situation difficile dans laquelle nous étions, et surtout dans laquelle nous arrivions, c'était une richesse et un soutien indispen-

sable. Très souvent nous mettions nos expériences et nos visées en commun, et malgré les différences de tempérament, de caractère, de passé, nous arrivions à des vues communes qui nous permettaient de dire et aux autres de dire : c'est l'équipe et non pas tel ou tel qui parle ; et cela se ressentait dans nos actions, nos prédications, nos rencontres. Quand je suis arrivé, je me suis trouvé en relation avec une très forte équipe ; nous étions au moins six prêtres, qui bien entendu se sont renouvelés au cours des années. Et ce qui est sûr c'est que les paroissiens ne nous ont jamais reproché de les négliger, même si parfois ils nous ont reproché d'être trop proches des algériens. L'équipe a fait un gros effort pour la catéchèse, en mettant sur pied tout un groupe de catéchistes laïques (déjà démarré avec le père Scotto), en prenant grand soin de la liturgie du Dimanche, laquelle attirait en général beaucoup de gens d'Alger, en soignant la prédication. Et tout cela nous valait un grand courant de sympathie de la part des paroissiens. J'ai entendu plusieurs fois cette remarque depuis le grand départ général à la fin de la guerre, par des anciens contents de leur paroisse ou de telle cérémonie plus réussie : « on se croirait à Hussein-Dey ». C'est leur thème de référence qui montre tout le soin que nous prenions d'eux.

Mais bien sûr en même temps nous nous préoccupions de l'énorme communauté algérienne dans la mesure de nos moyens, soit dans des activités sur place, soit dans des relations plus larges sur Alger.

Sous l'impulsion du père Scotto * dans la commune d'Hussein-Dey : un prêtre de l'équipe s'était installé dans un bidonville pour vivre en ermite au milieu des Algériens ; un autre avait créé une annexe avec une chapelle dans un lieu reculé ; un troisième était devenu ouvrier et vivait en plein milieu populaire aux confins de Maison-Carrée. Une équipe de femmes avait fondé un dispensaire dans un bidonville. Des petits frères de Jésus étaient venus se fixer à Hussein-Dey ; plus tard des sœurs protestantes arrivaient dans un bidonville, etc. Toute une activité qui prenait son essor et, comme on le devine, avec le souci de rejoindre les plus nécessiteux qui de fait étaient dans le milieu algérien.

Jean SCOTTO, curé pied-noir. évêque algérien. Souvenirs recueillis par Charles EHLINGER, préface d'André MANDOUZE - Ed. Desclée de Brouwer, 1991.

Au milieu de tout cela, nous recherchions à avoir des contacts et les uns et les autres nous arrivions à connaître bien des gens. Je ne citerai comme exemple que les contacts dans le milieu scout. Il y avait dans la paroisse une bonne troupe scout, et dans un des quartiers une troupe de scouts musulmans. Si le contact de troupe à troupe n'était pas toujours facile, entre chefs et aumônier, il en allait tout autrement. J'ai parlé aussi des contacts qu'un certain nombre d'européens avait dans le milieu algérien ce qui permettait à l'un ou à l'autre de l'équipe de profiter de ces contacts. Et pour ne citer qu'un exemple, le foyer D... était rapidement devenu un centre de rassemblement de beaucoup d'amis. Je sais que lorsque je désirais rencontrer quelques amis algériens j'allais frapper chez eux et j'étais sûr d'en rencontrer.

Enfin nous avons des contacts plus larges sur Alger avec beaucoup de gens de bonne volonté des deux communautés qui essayaient de réfléchir ensemble sur ce que pourrait être l'Algérie de demain. Tout cela se savait, grâce au « téléphone arabe » de telle façon que beaucoup devinaient qu'ils avaient en nous des amis. Mais pour garder cette amitié, il fallait éviter les compromissions avec les courants du moment nettement anti-arabe. Je ne citerai qu'un exemple : lors de mon installation comme curé d'Hussein-Dey, j'ai reçu journalistes et photographes de la presse d'Alger, friands de me jeter dans leur courant. Averti, j'ai refusé de les recevoir et de me laisser photographier ; ce qui a fait dire à l'un d'entre eux : « le curé précédent n'était pas commode, mais celui là est encore pire ».

◆ La guerre d'Indépendance commence en 1954 dans les Aures et touche une autre équipe de la Mission de France.

Le premier incident ne nous concernait pas directement à Hussein-Dey mais indirectement parce qu'il atteignait une de nos équipes de la Mission de France : il s'agit de l'équipe qui était à Souk-Ahras. Cette équipe était alors dans une position plus difficile que nous à Alger, car la guerre y était alors beaucoup plus présente, ayant débuté dans les Aurès et la ville de Souk-Ahras étant située à proximité de la frontière tunisienne, où s'organisait le FLN. Il existait de réels contacts amicaux entre des membres de l'équipe et des algériens qui à peu près tous étaient plus ou moins

proches du FLN. Et comment faire autrement que d'avoir de ces « connivences » ? Un sermon travaillé en équipe et prononcé par le père Augros mit le feu aux poudres. Je ne sais plus quelle était la teneur exacte de ce sermon, mais il s'agissait des attitudes que des chrétiens devaient avoir avec les musulmans et aussi, déjà amorcé, le droit de ceux-ci à revendiquer leur place au soleil. Il s'ensuivit un décret d'expulsion concernant le père Augros et deux membres de l'équipe, décret d'expulsion formulé par la Préfecture de Constantine. L'affaire fit du bruit dans la presse algérienne et nous en subîmes le contre-coup. Le père Augros qui avait déjà été « limogé » de sa place de supérieur de la Mission de France se trouvait, une nouvelle fois, dans la situation d'expulsé, ce qui une fois de plus n'était pas confortable. Aussi je pris le train pour Souk-Ahras afin de l'aider à briser une fois de plus tous les liens qu'il avait contractés. Nous partîmes ensemble vers Alger où le père Scotto alors curé de Bab-el-Oued lui offrit l'hospitalité et son service. Nous étions alors au milieu de l'année 1956.

◆ **La perquisition avec son cortège d'interrogatoires successifs et l'expédition vers une destination inconnue rappelle à Pierre des événements vécus sous la botte nazie.**

En effet je n'ai jamais su ce qui a motivé la perquisition de notre appartement. C'était dans le début de la « bataille d'Alger ». Cherchait-on des papiers compromettants (tous nos papiers furent en effet fouillés) ou bien quelqu'un que nous étions censé héberger, je ne sais ? Il nous arrivait en effet de recevoir et d'héberger des amis, quelquefois compromis. Nous n'avons jamais hésité à sauver des gens, amis ou non qui avaient besoin de trouver asile quelque part, à condition qu'ils ne profitent pas de notre hospitalité pour mener une action politique. J'ai été averti la veille au soir (et je ne dévoilerai pas mes sources d'information) que nous allions avoir une perquisition pendant la nuit et qu'il fallait veiller à mettre tout bien en ordre... ce que nous fîmes assez mal, puisque les visiteurs ont trouvé moyen d'enlever une masse de papiers. Ces visiteurs étaient des légionnaires qui nous ont en effet réveillé en pleine nuit à grand fracas, après avoir pointé sur la place de l'église en direction du presbytère quelques mitrailleuses ; ce qui me laisse à penser qu'ils cherchaient quelqu'un car nous n'étions pas « dignes » de tout ce dispositif ! Le gros de la troupe est parti

après cette perquisition nous laissant pour la fin de la nuit sous la garde d'un sous-officier de la légion. Que faire alors pour passer au mieux ce qui restait de la nuit ? Nous avons invité le légionnaire à faire une belote avec nous ce qui ne manquait pas d'humour. Mais au cours de la partie, il a failli se passer un drame. Un de l'équipe eut la « bonne » idée de rappeler au légionnaire que je soupçonnais d'être un ancien S.S. réfugié à la légion mes « états de service » au camp de concentration. On a vu alors cet homme se lever, blémir et j'ai cru ma dernière heure arrivée. Mais le sens de la discipline l'ayant emporté, il se calma et nous avons terminé la nuit aussi paisiblement qu'il était possible. Cette perquisition n'eut pas de suite, encore que les paroissiens qui avaient pu voir de leurs fenêtres le dispositif mis en place, ont dû se faire quelques remarques à notre sujet qui n'étaient pas de nature à nous être favorables.

Pour moi, je n'ai pas du tout goûté la « plaisanterie » qui consistait à m'envoyer manifestement un ancien S.S. ...et je l'ai fait savoir.

◆ Avec l'O.A.S. l'équipe connaît une menace continue par des tueurs placés en permanence devant l'Eglise et par des intimidations fréquentes.

Ayant à aller à l'archevêché un jour de grande affluence au Forum, je dus traverser la foule avec ma 2 cv. Je fus reconnu par quelqu'un qui s'écria pour être entendu de la foule : « C'est le curé d'Hussein-Dey ».

Et les gens de se serrer autour de ma voiture. Ce n'était pas tout à fait encourageant ! Ceci pour montrer que nous avons de temps en temps des inquiétudes pour nous-mêmes au milieu de l'inquiétude universelle...

Le jour du référendum où pour la première fois les algériens étaient invités à voter comme les européens et dans les mêmes bureaux (c'était là une vraie nouveauté), je me présente pour remplir mon devoir de citoyen. Sur la table, à l'entrée, il n'y avait que le bulletin blanc pour le « oui » ; en bon citoyen, je demande le bulletin « non » pour donner une raison d'être à l'isoloir. On est allé chercher le bul-

letin « non », sous la table, bien caché. Etant curé d'Hussein-Dey et bien connu, je pouvais me permettre ce rappel de la loi, mais je me demandais aussi comment les algériens qui voulaient voter « non » en toute liberté pourraient s'y prendre. Alors je suis resté un moment comme spectateur dans le lieu de vote, créant un sérieux ennui aux gens du bureau. Evidemment les algériens qui auraient voulu voter « non » ne le pouvaient sans se faire remarquer avec leur nom et leur adresse, ce qui pouvait bien être pour eux plein de conséquence. Ce jour-là (et bien d'autres) j'ai été édifié sur la soi-disant démocratie en Algérie. Je n'oserais dire que ce fut partout semblable, mais je rapporte ce que j'ai vu de mes yeux... en ajoutant que le bulletin « non » était de couleur violette, couleur détestée par les arabes. Petit détail.

Après de certains nous passions pour des traîtres. Dans le climat d'excitation qui allait se développant au fur et à mesure qu'on avançait vers la fin, nous avions, surtout après l'échec du putsch des généraux qui a marqué le début des activités de l'OAS, lieu de tout craindre. Personnellement j'étais convaincu qu'au minimum l'un d'entre nous y laisserait sa peau. Déjà, même en un temps moins troublé nous avions enregistré quelques signes inquiétants tels que le plastiquage de ma voiture dont il a été question et le feu de joie (!) opéré sur la moto d'un membre de l'équipe sur la place de l'église ; ou encore les coups donnés à l'un d'entre nous avec une matraque en caoutchouc (ce qui ne se passait pas à Hussein-Dey, mais dans une paroisse de banlieue où ce collègue était aller remplacer un curé). Le dit collègue, sportif, réussit à désarmer l'adversaire et à lui prendre sa matraque, qu'il porta à Mgr Duval... en souvenir !

Par ailleurs nous avons appris au début de l'année 1961 qu'une liste noire avait été établie comprenant tous les gens à éliminer au jour où ce serait possible : nous figurions sur cette liste en très bonne place !

◆ Fruit d'un témoignage qui permet de « reconnaître des traces divines en tout homme défiguré ».

Si je suis entré dans la compagnie de Saint-Sulpice aussitôt après mon ordination sacerdotale, c'était moins attiré par l'enseignement dans les séminaires que par

la formation des prêtres. J'ai toujours pensé que ce sont les prêtres qui font le bon travail d'animation, à la base sur le terrain, et que par conséquent l'essentiel de la Mission est entre leurs mains ; mais d'autre part, et ceci de plus en plus, que les prêtres sont souvent des mal-aimés, et plus particulièrement dans nos temps actuels. Ils sont rejetés par beaucoup, considérés comme « une race en voie de disparition » ; souvent méconnus dans leurs difficultés par les chrétiens eux-mêmes ; assez souvent considérés comme de « seconde zone », par des supérieurs trop imbus de leur supériorité, etc. En tout cela, les prêtres plus que d'autres, ont besoin d'amitié ; et c'est en ce sens que j'ai voulu, en prenant ma retraite, continuer d'apporter à beaucoup de ceux que j'avais connus auparavant un peu d'amitié tout à fait désintéressée et sans complexe. Dans le choix que je faisais dans mes voyages au cours de ma retraite, la priorité allait aux plus délaissés, à ceux qui semblaient le plus avoir besoin d'amitié, et très particulièrement aux prêtres mariés dont je connaissais un bon nombre. Un sulpicien averti à qui j'avais fait part de mon intention avant de prendre ma retraite m'avait déclaré :

« C'est là une vocation à la fois très sulpicienne et très Mission de France ».

J'ai essayé de vivre cette amitié pendant les douze années de ma retraite ou demi-retraite circulant à travers toute la France et même au-delà, fort de cette certitude que « là où il y a une vraie amitié, Dieu est présent ».

Maintenant, après 80 ans, j'ai tendance à rester « en gare », tout en gardant quelques contacts épistolaires, toujours dans le même axe. Mais il y a peut-être un autre témoignage à donner à savoir l'acceptation aussi joyeuse que possible de toutes les diminutions imposées par l'âge, en essayant de vivre au mieux l'application de la formule de Saint Paul qui m'a toujours été chère (Col. I - 24) : « en ce moment je trouve la joie dans les souffrances que j'endure pour vous et je complète en ma chair ce qui manque aux épreuves du Christ ». Par ailleurs s'ajoutent aux épreuves de l'âge la souffrance pour l'Eglise dans la mesure où Elle a tant de peine à entrer dans l'esprit du Concile Vatican II, et dans l'ouverture qu'il préconisait. Dans la mesure où l'on est capable de vivre le mot de Saint Paul, on trouve un sens et une raison d'être encore utile à quelque chose... peut-être à l'essentiel.

UNE LECTURE D'E. DREWERMAN

par Michèle Miguel-Delvarre

Eugen Drewerman est ce théologien Allemand dont la pensée, la prédication et les livres sont depuis quelques années, en Allemagne et ailleurs, objet de controverses et des polémiques. Praticien de la psychanalyse il s'efforce de proposer à ses contemporains une présentation de la foi chrétienne qui les rejoigne dans l'actualité de leur culture et qui soit une parole efficace pour la guérison de l'homme. Nous avons demandé à Michèle Miguel-Delevarre, psychanalyste, membre de Galilée et de l'équipe du Vaucluse, de nous donner son point de vue sur cette pensée.

La lecture des écrits d'Eugen Drewerman, dans ce que les éditeurs français en ont publié, est source d'enthousiasme mais aussi de beaucoup d'interrogations. E. Drewerman, né en 1940, est théologien, prêtre, psychothérapeute, professeur d'anthropologie religieuse à l'université de Paderborn en Allemagne. Ses pensées sont diffusées depuis peu en France... Seuls six de ses livres ont été publiés... (1) Outre Rhin, il est, par contre, bien plus connu et, actuellement, en désaccord avec le clergé officiel. Son évêque, qui lui avait pourtant facilité l'accès à la chaire de théologie, désavoue son enseignement.

1 - La parole qui guérit - Cerf - 1991

— « L'essentiel est invisible pour les yeux » (Lecture psychanalytique du Petit Prince) - Cerf - 1992

— « La peur et la faute » - Cerf - 1992

— « L'amour et la réconciliation » - Cerf - 1992

— « Le mensonge et le suicide » - Cerf - 1992

— « De la naissance des dieux à la naissance du Christ » - Seuil - 1992.

Aspects d'une pensée

C'est sans doute téméraire de vouloir transmettre la pensée d'E. Drewerman sans l'avoir lu intégralement dans sa langue... C'est encore plus risqué lorsque, comme dans mon cas, l'étayage théologique est insuffisant... Mon propos n'est donc pas magistral. Il essaie simplement de dire quelles sont les questions soulevées par E. Drewerman et en quoi elles peuvent être pertinentes pour un chrétien de la fin du 20^e siècle, imprégné par l'apport de la psychanalyse et des sciences nouvelles.

Une prise en compte de l'inconscient...

E. Drewerman se réclame en effet de la psychanalyse jungienne. Personnellement c'est du point de vue de Freud que je me place. Chacun sait la réserve manifestée par Freud vis-à-vis de l'expression religieuse. Pour occulter, amoindrir notre angoisse de mort, notre faiblesse d'humains, nous aurions projeté un Dieu Père, tout puissant et immortel. La religion serait grosso modo, selon Freud, le miroir de nos désirs inconscients de puissance et d'éternité... Par puissance, il faut entendre maîtrise possible de l'homme sur son destin. Or, pour la psychanalyse, ce n'est pas le conscient mais l'inconscient (ne pas confondre avec inconscience au sens courant du terme) qui régule les conduites de l'être humain à son insu... mais sans qu'un accès lui en soit complètement fermé.

E. Drewerman reprend donc ce concept, tout comme ceux de pulsions, transferts, répétitions... Sa visée, ses propos ne sont pourtant pas ceux que les psychanalystes français (très souvent lacaniens) feraient leurs... mais l'idée que les premières expériences de l'enfance forment la trame de la vie psychique s'y retrouve... trame pouvant se répéter tout au long de l'existence de l'individu, au-delà de sa seule volonté, avec cependant pour chacun une possibilité de faire émerger ce passé-présent dans une relation définie par les conditions propres à la relation analytique. Les rêves, les actes manqués, les lapsus témoignent de cet inconscient dans la vie quotidienne.

Bien entendu, ces notions sont ici rappelées à grands traits, de manière partielle, avec les risques de confusion inhérents à une telle démarche... Il fallait cependant poser un cadre.

Une théologie située...

Comment donc Eugen Drewerman interroge-t-il la théologie de par sa pratique professionnelle, de par son statut de prêtre, de par sa fonction d'enseignant ?

Il resitue la théologie par rapport à la philosophie des lumières et par rapport aux travaux scientifiques de ce siècle, au niveau de la notion de réel... Sur ce dernier point, E. Drewerman paraît incomplet... nous y reviendrons plus après... La théologie a été, selon lui, avec retard, contaminée par la révolution philosophique du 18^e, elle-même héritière des idées de la Renaissance.

Cette philosophie, dans ses avatars, a souvent identifié le réel au rationnel... à ce qui peut se prouver, se raisonner, se déduire. La prise en compte salutaire de la dimension historique dans le destin de l'homme, en fin du 19^e siècle, est venue, en quelque sorte, appuyer ce point de vue.

D'une exégèse historique à prétention scientifique à une interprétation du sens...

Tout évoluait donc vers un homme de plus en plus maître de sa destinée, de son environnement, grâce à sa technologie mais surtout à ses moyens de conceptualisation. Or patatras ! fin du 19^e, dans l'aura d'un positivisme flamboyant, Freud introduit la notion d'inconscient et fait apparaître une béance dans tout cet appareillage scientifique. C'est dans cette foulée qu'E. Drewerman pose les limites de l'exégèse historico-critique qui décrit, plus qu'elle ne dit quelque chose de la foi. Il insiste évidemment sur le bien fondé d'une méthode rationnelle pour serrer au plus près ce que nous apprend la Bible, mais il la déclare insuffisante pour témoigner de la Parole. La Bible, selon lui, est à lire comme un rêve, comme une œuvre d'art, ajouterions-nous...

« En ce sens donner de l'épaisseur à l'histoire, la poétiser, ne veut absolument pas dire y ajouter arbitrairement quelque chose... Les rêves sont des routes qui nous conduisent dans des profondeurs nous permettant soudain de découvrir une autre forme de réalité, souvent plus vraie humainement parlant ». E.D. « la parole qui guérit ». Cerf p. 62.

La Bible, dans cette interprétation, n'est donc pas compte rendu historique ou journalistique... Elle se veut transmission d'un élan (les analystes diraient désir) qui n'exclue pas la recherche scientifique ; mais à « décortiquer un poème, n'en brise-t-on pas le message ? »... La Bible emprunte des éléments prégnants de l'histoire d'un sujet. C'est autant leur contenu que leur forme qui peut en faire surgir un sens. Or les contenus ne renvoient pas à une seule vérité du vécu, tout simplement parce que ce n'est pas le but et parce que l'on a cessé de croire, en notre 20^e siècle, à l'unicité de la vérité.

« La pensée objectivante reste superficielle et extérieure à l'homme réel ; elle court-circuite sa réalité profonde ». ibidem p. 98.

C'est ainsi qu'à tort ou à raison, E. Drewerman exprime la résurrection plutôt du côté du sens et non pas de la preuve. Ce faisant, il pointe un christianisme parlant à l'intelligence du cœur de l'homme et pas seulement comme un catalogue de vérités dogmatiques qui lui sont extérieures. E. Drewerman pense que seules les images du mythe sont capables de faire part du message chrétien.

Le respect de l'altérité, condition de vie pour l'homme devant Dieu...

L'Eglise, toujours selon E. Drewerman, continue de proposer une morale volontariste qui sous-tendrait une idée de perfection, comme si l'angoisse, le refoulement, l'inconscient donc n'existaient pas. Ce faisant, l'Eglise engendrerait malaise et morbidité chez les plus fragiles (qui ne l'est pas ?), ce qui, au passage, pourrait expliquer la morosité des chrétiens mais qui surtout est contraire à l'épanouissement de l'homme créé par Dieu. Tout cela renvoie à la notion de péché et E. Drewerman s'attarde sur ce qui est péché originel et mal.

Ce qui cause la chute de l'homme, ce qui fait son péché, c'est son absence d'altérité avec Dieu... Dans le récit de la Genèse Dieu aurait pu se contenter d'en-

traîner l'homme dans son sillage sans faire surgir l' " arbre " qui pose une limite et amène donc un choix... Mais, du même coup, trois places sont en quelque sorte dégagées : celle de Dieu, celle de l'homme, celle de l'arbre ! Dieu instaure donc un " ailleurs " qui vient contrecarrer une dualité homme-Dieu... " Ailleurs " qui n'est maintenu que dans la mesure où l'interdit est respecté, par l'homme et par Dieu ! Du côté de Dieu, a priori, pas de problème : il pose cet interdit. Du côté de l'homme, par contre, il y a transgression, l'homme ne respectant pas l'interdit. Il se vit alors comme son propre maître, confondu à l'image de toute puissance, et c'est le chaos... Car, et c'est nous qui rajoutons ici, l'homme ne prend pas en compte le mouvement de décentration opéré par Dieu lui-même en posant un interdit extérieur à lui. (Que le sexe intervienne dans cette histoire, nul doute !... Le sexe signe ce à quoi l'homme peut s'aliéner quand il se confond au phallus dont il n'est porteur que du côté masculin... Le sexe est donc ce à quoi l'Homme peut confronter son propre manque pour y instaurer une dynamique de vie, de Parole...).

Convergences dans l'ordre du mythe...

E. Drewerman souligne les emprunts du christianisme vis-à-vis des religions qui l'ont précédé : « Il y a d'autres religions, par exemple la vieille religion égyptienne, qui ont représenté une divinité mourant sous forme d'homme avant de ressusciter » E.D. « De la naissance des dieux à la naissance du Christ ». Seuil.

Drewerman cite ainsi nombre de mythes déjà véhiculés par la religion égyptienne ou les Grecs de l'antiquité. Il le fait, non pas dans ce qui pourrait être un pliage ambigu d'éléments mais parce qu'il pense que toute expression de foi suppose une longue maturation. L'emprunt d'images propres à d'autres n'en attesterait que davantage l'ancrage humain.

Et enfin, du moins pour notre résumé, E. Drewerman insiste sur la fonction d'écoute du pasteur, du prêtre, nécessaire à une confiance retrouvée pour l'homme... En fait, et cela apparaîtra sans doute dans son livre « Les Clercs » qui sortira à l'automne, le sacerdoce n'est pas qu'une fonction... Pour éviter les amalgames abu-

sifs, et c'est nous là encore qui rajoutons, nos décennies contemporaines ont tenté de préciser ce qu'il en est de l'homme, de ses fonctions... On a, par exemple, appris à dissocier homme politique et programme. Mais Drewerman insiste, pour le clerc, sur la nécessité de clarifier ce qu'il en est de son histoire personnelle pour ne pas la projeter dans les inter-relations à venir. Il ne requiert pas, là, un « super-équilibre psychologique » pour ceux qui choisissent cette voie mais, par exemple, il met en garde contre la tentation toujours présente d'accumuler les « activités », professionnelles ou autres, pour faire lien.

Que se dégage-t-il de tout cela ?

De façon majeure, une invitation pour l'Eglise à relire son mode d'approche... L'idée de trouver une écoute (qui ne soit pas pure passivité), un langage (à ne pas confondre avec vocabulaire) qui parle à et en l'homme est incontournable.

L'écoute, condition d'une parole...

Dans notre société de « scoop » ou de « mise à plat », synonymes pour beaucoup de nos contemporains « d'objectivité » mettant ainsi le crédible du côté de la pseudo-neutralité, de la preuve, de la non-implication, il y a urgence à élaborer un mode relationnel porteur de souffle et de gratuité. Le souhait d'E. Drewerman, c'est que l'homme pris dans sa globalité puisse se faire entendre dans un contexte chaleureux où ses performances, compétences ne seront pas les seules façons de le définir. Ce point est essentiel et E. Drewerman a là une intuition prophétique.

Reconnaître une blessure en l'homme...

La notion de péché originel présentée comme une recherche de toute puissance de l'homme est elle aussi à retenir. Ce n'est pas une idée neuve. De tout

temps il a été parlé de « l'orgueil » de l'homme... Reste à savoir la façon dont on tente de situer Dieu. Si Dieu est présenté comme parfait, l'aspiration pour l'homme de vouloir égaler un tel modèle n'a en fait rien de criminel, sauf à produire un Dieu terrorisant par rapport à sa créature... lui-même étant dans une maîtrise absolue (et pourquoi pas ?) mais défendant à l'autre ce qui de son côté ferait jouissance... (sa toute-puissance).

Par contre si l'on peut faire l'hypothèse que Dieu instaure un extérieur à lui et à sa créature (l'arbre de vie en l'occurrence), vis-à-vis duquel il pose une limite, il se départit de cette position de toute puissance et la liberté de l'homme est alors jouable.

Entre le réel et la réalité : le manque, le langage et la parole...

On relève chez E. Drewerman une imprécision à propos des notions de réel et de réalité, termes confondus par lui le plus souvent. C'est la découverte importante de ce siècle. « Le réel, dit Lacan, c'est l'impossible à assumer »... parce qu'on ne peut l'atteindre. C'est ce qu'ont dit à leur façon le physicien Heisenberg et le logicien Gödel. C'est ce que les géométries non euclidiennes et les recherches d'Einstein ont établi. Le réel est au-delà du dit, du non dit, même si les réalités qui s'en déduisent peuvent être appréhendées, dans le discours, selon deux modes, celui de l'imaginaire et celui du symbolique. (Qui est le monde de la subjectivité selon Lacan pour qui le terme de « subjectif » est à entendre dans ce qui fonde le sujet, à savoir les lois du langage).

Les choses sont là apparemment floues pour E. Drewerman (apparemment, car il faudrait avoir lu toute son œuvre pour l'affirmer)... E. Drewerman laisse de côté ces lois du langage qui pourtant situent chaque homme à une place et à une seule (cf. les relations d'alliance et de parenté, déductibles de ces lois du langage. Un chat, par exemple, ne sait rien de sa « parenté », sa sexualité n'a pas de limites et rien de culturel n'en est produit)... Le registre symbolique, appelé comme tel par Lacan et qui tient compte de ces lois, structure également les rapports de l'homme au temps. Si on fait un tel détour, un peu aride et réducteur, c'est parce que

le texte de E. Drewerman fait une large place au symbolisme et qu'il convient de ne pas confondre symbolisme et symbolique. Les symboles dont parle E. Drewerman sont du côté de l'imaginaire et ne rendent pas compte de ce que laisse percevoir le registre symbolique : l'incomplétude de l'homme, son impossibilité d'être tout pour l'autre ; son existence, sa parole conditionnées par un réservoir de signifiants dont il est producteur et consommateur mais qui lui échappent en partie... Le dispositif marque la scission conscient-inconscient et fait surgir une notion de manque chez l'être humain... Ce manque étant la condition d'un surgissement de parole qui ne résumera jamais complètement son bonheur mais qui lui permettra d'être dans la culture...

A la différence du langage des abeilles ou des ordinateurs, qui se réduit à un code, cette parole se fonde sur un manque et non pas sur une toute puissance... Et ceci est posé comme une donnée structurelle et non pas, bien sûr, comme une donnée dépendant du bon vouloir de l'homme.

Cette notion de manque permettant désir (plus ou moins synonyme d'élan, dans le contexte analytique) et parole, est survolée chez E. Drewerman... pas étonnant que son livre « **De la naissance des dieux à la naissance du Christ** » laisse une impression de confusion, comme si le christianisme n'était que compilation... ce que lui-même récuse mais qui apparaît ainsi dans ses écrits... N'ayant pu non plus poser clairement la question d'une possible excentration au niveau de Dieu, il retombe dans la vieille dualité, que là encore il dénonce : un face à face de Dieu et de sa créature. La curieuse conséquence c'est qu'il puisse penser solutionner tous les problèmes névrotiques par la foi. Il est certain que la foi suppose une confiance qui non seulement est facteur de « soins » mais d'équilibre psychique... mais annonçant les choses comme il le fait dans le chapitre « péché et névrose » de son premier livre d'éthique « La peur et la faute », il se place dans une position de fermeture.

Mythes et fantasmes...

E. Drewerman confond, toujours pour les mêmes raisons, mythe et fantasme... En tous cas il ne les différencie pas nettement, il en reste à la portée consciente de ses utilisations.

« Le mythe remplit trois fonctions qu'il ne peut articuler que symboliquement. Tout d'abord il relie conscient et inconscient, ce niveau de sens auquel seule la psychanalyse a accès. Ensuite, il rattache l'homme à son histoire, à la tradition de sa race, de sa culture. Mais, plus profondément encore, il permet l'insertion de l'homme dans la nature environnante ». « La parole qui guérit » - Cerf.

Précisons donc qu'un mythe est une trace, un condensé d'expériences vécues par un collectif, témoignant de son passé, ses désirs, ses croyances.

Un fantasme n'a jamais cette dimension de collectif et, s'il est organisateur de vie mentale, il n'a pas la forme codée et stable du mythe. Le mythe se constitue à l'insu du collectif dont il est issu, mais une fois construit, il reste à la portée consciente de ses utilisateurs.

Le fantasme est beaucoup plus mouvant et il ne peut que très difficilement avoir une extériorité par rapport à l'individu qui le porte.

Or s'il est vrai que mythes et fantasmes ont tous à voir avec nos désirs inconscients qui tournent autour de l'angoisse de mort, de la sexualité et de la prohibition de l'inceste, l'individu n'a aucune maîtrise, aucun choix par rapport à ses fantasmes, sauf à les identifier dans un travail d'analyse, sauf à les projeter dans une œuvre d'art, que nous accomplissons d'ailleurs tous dans des conditions diversifiées.

E. Drewerman, confondant les deux notions, donne l'impression de réduire l'analyse à une adéquation plus ou moins réussie de l'individu à ces mythes fondateurs. Et c'est probablement parce qu'il reste sur cet étayage à deux termes — imaginaire-réalité — que son livre parlant de la naissance du Christ réduit en partie la portée de l'Incarnation et la césure ainsi opérée pour l'humanité.

Dans le fond, E. Drewerman risque de tomber dans le piège qu'il dénonce : une explicitation de la foi, un concordisme aliénant entre les différentes manifestations religieuses des humains, gommant ainsi de façon non intentionnelle (au contraire) ce qui fait la spécificité du christianisme, à savoir son mystère Trinitaire et le Fils de Dieu fait homme.

Conclusion

Toutes ces réserves théoriques sont tout de même peu de choses par rapport à la bouffée d'oxygène qu'amènent des textes d'E. Drewerman... A d'autres d'ailleurs à reprendre ses hypothèses en essayant de les argumenter au regard de ce qui se cherche, se construit, ainsi que cela vient d'être tenté dans l'écrit présent. Il ne s'agit pas de faire dire ce que l'on veut qui soit dit de la Bible, mais la théologie (la foi est autre chose) est mise en langage. Elle est donc du domaine de la culture et, à ce titre, elle est questionnable par d'autres savoirs, d'autres interpellations.

C'est le mérite d'E. Drewerman d'avoir soumis son savoir sur sa foi à l'éclairage de la psychanalyse dont il se réclame... L'Eglise — et on peut la comprendre — a été très réservée pendant bien longtemps sur les découvertes freudiennes. Dolto, Vasse, Ansaldi, Bellet et bien d'autres ont risqué, à des niveaux différents, des confrontations dans les deux domaines : théologie - psychanalyse... Ce qu'en dit E. Drewerman concerne, pour la première fois, il semble, ce que pourrait être l'attitude des chrétiens et de leurs clercs... Il réhabilite des notions simples mais galvaudées comme la confiance, la convivialité... Il assigne au mal, à la souffrance, un statut qui ne conduit pas au désespoir ou à l'indifférence, car il tient compte des désirs et de l'inconscient des hommes. Il propose une lecture du message chrétien qui ne fait pas du pointillisme historico-critique une pratique essentielle. Pour tout cela, sa pensée est comme le puits dans le désert dont parle le Petit Prince, qui l'intéresse tant !

Des livres qui nous interrogent

Même si les éditeurs sont de plus en plus difficiles sur le choix des livres qu'ils publient, il y en a encore beaucoup qui ont quelque chose à nous dire. En voici quelques-uns, parmi beaucoup d'autres.

"La conversion du regard", Michel BARAT, Paris, Albin Michel, 1992

Plusieurs magazines catholiques ont parlé, depuis quelques mois, de la franc-maçonnerie. Avec beaucoup d'approximations : l'Eglise et l'ensemble des fidèles connaissent encore fort mal ce qu'ils prennent parfois au pire pour une secte, au mieux pour un groupement d'intérêt.

Rien de tel que d'aller y voir par soi-même. Et de lire le livre de Michel Barat, jeune « Grand Maître », c'est-à-dire responsable élu — la maçonnerie est très démocratique — de la Grande Loge de France, plus de 20.000 membres (il y a maintenant bien davantage de maçons que de prêtres en France, avec une moyenne d'âge nettement inférieure).

Un lecteur sans a priori, peu au courant de la maçonnerie, découvrira avec étonnement dans ces pages un véritable livre de « **spiritualité** ». Michel Barat est un philosophe au langage direct et souple qui exprime son immense foi en l'homme en même temps que son amour du langage symbolique, seul capable à ses yeux de donner accès au « **continent spirituel** », à « **l'Orient intérieur** », d'ouvrir à « **la pensée de l'infini** ».

Politiquement — en référence à la Cité — M. Barat fait un éloge de la philosophie des Lumières qui ont tant aidé à la tolérance, même si elles ont parfois été perverties (mais chez nous l'Inquisition...). Et M. Barat a raison de s'insurger contre les princes de l'Eglise d'aujourd'hui qui imputent aux Lumières la paternité des totalitarismes d'aujourd'hui. Il est très important, face à tant d'irrationalités qui nous

envahissent de ne pas s'écarter de la raison et de continuer à rechercher du sens, malgré la nuit : « **Dans les moments privilégiés, écrit Michel Barat, des touches ou des éclairs de lumière sont possibles qui permettent de continuer la quête** ».

C'est sur cette quête de sens qu'est fondée la fraternité vécue par les maçons entre eux ; ils sont, ensemble, fraternellement liés à rechercher la vérité. Et c'est ici qu'il faut comprendre « **leur secret** », si souvent mal compris : le maçon sait qu'on approche de la vérité à partir du silence et du désert ; il récuse la société de spectacle ; il sait qu'on ne peut avancer, en spiritualité que par « **ce murmure ténu** » qu'a rencontré le prophète Elie, qu'il faut, en pudeur, s'abstenir de dévoiler en vain : la spiritualité est l'inverse de la pornographie.

Au long de ces pages, j'ai retrouvé l'ami, le frère, tel que je le connais à travers les dialogues discrets et le travail ensemble (dont témoigne l'annexe, les dernières pages du livre). Tel il est, le même, lui-même, dans ses fonctions comme dans la vie quotidienne, dans ses propos et ses prises de position, dans cette méditation qui nous invite à changer notre regard et notre vie.

Jean-François SIX.

A propos de Saint Paul

Depuis ses origines, et quels qu'aient été ses engagements, la Mission de France a eu deux lumières principales pour éclairer sa route : Saint Paul et Sainte Thérèse de Lisieux. Paul, que les premiers chrétiens ne séparaient jamais de Pierre, se présente à nous comme celui qui a reçu comme mission de porter aux « **païens** » le message de l'Évangile. C'est pourquoi on ne peut cesser de se référer à lui et d'essayer de vivre de la foi qui était la sienne.

Vient de paraître un ouvrage qui a failli être, pour nous, notre livre de chevet : « **Saint Paul** », de Marie Françoise Baslez, chez Fayard. Il a reçu le prix de Notre Histoire, 1992. C'est pour cela que je l'ai ouvert avec confiance. Livre sérieux, presque austère. Une documentation exceptionnelle, bourré de notes (120 pages), il retrace la vie et l'œuvre de l'apôtre dans son époque, dans les divers milieux qu'il a fré-

quentés ; surtout, à chaque page, il évoque la mentalité religieuse de son temps. Tentative méritoire, mais qui nous laisse, il faut l'avouer, sur notre faim. La physiologie de ce missionnaire exceptionnel est comme noyée dans mille détails — exacts, certes — mais qui nous arrêtent à chaque instant et nous empêchent de vivre réellement avec ce passionné de Dieu, ce chercheur infatigable de la vérité et des chemins par où arrive l'Évangile dans les consciences. Je crois que, pour découvrir cet apôtre étonnant qui a marqué à jamais la foi chrétienne et son insertion dans les cœurs, il faut soi-même avoir été engagé dans la même « aventure » spirituelle. On est alors saisi et on ne peut plus quitter des yeux cet homme en qui vivait le Christ.

Je relisais, dans la foulée, « **Paul de Tarse** », de S. Holzner, aux Editions Alsatia. L'appareil critique est beaucoup moins développé, encore qu'il soit sans cesse présent. Mais ce n'est plus l'arbre qui cache la forêt. On découvre Paul comme un familier, on vit avec lui, on respire avec lui, on marche avec lui sur les routes de l'Empire, on l'écoute parler à Lystres, à Derbé, sur l'Agora d'Athènes, à Corinthe, à Malte, à Rome ; on vibre à ses soucis, on souffre de ses déceptions ; on est tout imprégné de sa foi ardente.

Les conclusions de ces deux livres sont significatives. Celles du premier sont assez étonnantes : Paul « ne fut pas un homme de terrain » (!), « c'était un apôtre parmi d'autres », il « se lançait dans des projets imprudents », etc. Ces curieuses approximations sont rattachées, il est vrai, par une vision plus juste : « Paul représente un équilibre rarement atteint entre un tempérament mystique, imprégné de tout un héritage juif, et un comportement pragmatique modelé par l'idéal communautaire du monde grec. Paul ne s'enfermait ni dans le système d'une philosophie rationaliste, ni dans la tour d'ivoire d'un homme de lettres... Il vivait sa foi et risquait sa vie ». Voilà qui sonne juste : on aurait aimé retrouver cette vision tout au long des pages du livre.

Écoutons maintenant la conclusion de Holzner : « Cette vie unique, passionnée, illuminée des éclairs de la plus sublime connaissance, se déroule sous notre regard, comme un paysage héroïque ; le centre s'aperçoit avec des contours très nets ; le commencement et la fin s'estompent dans le clair-obscur de l'histoire ; mais à l'horizon se lève un jour nouveau : le jour du Christ. Personne n'a été plus grand que Paul. L'absorption totale et jusqu'à l'extinction de son propre moi dans le Christ, voilà l'âme de sa doctrine, voilà le mystère de sa grandeur ».

Dix-neuf siècles plus tard, une humble carmélite, lisant les chapitres XII et XIII de la première lettre du Paul aux Corinthiens, en fut éblouie : Au cri de l'apôtre : « Si je n'ai pas l'Amour, je ne suis rien », elle fit écho en déclarant : « Au cœur de l'Eglise ma mère, je serai l'Amour, ainsi je serai tout et mon rêve sera réalisé... ». Ce rêve est celui de tous ceux qui, à travers le monde, essaient de faire naître la mission dont Sainte Thérèse est devenue la patronne.

Jean VINATIER.

A propos de la laïcité " Sur la terre comme au ciel ",

de François Reynaert et F. Zampouï (chez Calman-Lévy).

Curieux livre que deux journalistes de **Libération** ont écrit pour réveiller les laïques qui, selon eux, s'endorment sur leurs lauriers. Ouvrage qui tient presque du pamphlet vers la fin, mais qui oblige tout le monde, chrétien et non-chrétien, à s'interroger intelligemment sur ce que devient, chez nous, la laïcité.

Partant de deux « affaires » qui ont fait couler beaucoup d'encre — le film de Scorsèse sur Jésus et les « foulards » islamiques dans les écoles — ils en profitent pour rappeler cette longue bataille qui fut surtout marquée, au début de ce siècle, par la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Le sot anti-cléricalisme que condamnait Jaurès avait, dans l'Eglise, quelques « racines » : en particulier le fait qu'alors la plupart des chrétiens condamnaient « les droits de l'homme ».

Occasion de rappeler les nombreux « Concordats » (ou « compromis ») qui lièrent l'Eglise et l'Etat : 1122, 1516 avec François I^{er}, 1801 avec Napoléon.

Au moment où chacun souhaitait une éducation pour chaque citoyen, l'école fut le premier cheval de bataille de la République, et les instituteurs se dressèrent rapidement en face des « curés » pour mettre en lumière l'autonomie des consciences de chacun. Au lieu de collaborer, on s'affronte. Léon XIII n'arrivera pas à rallier les chrétiens à la République et ce sera, en 1905, la séparation...

Les auteurs montrent le chemin parcouru, ces dernières années. En 1919, le Te Deum pour la victoire ne verra pas le Président de la République. Retour des

choses : 1944 verra, au contraire, le Général de Gaulle à Notre-Dame, en l'absence du Cardinal... Mais, le 20 avril 1983, le président Mitterrand ira chez Mgr Lustiger, pour son installation. Et depuis, hommes d'Etat et hommes d'Eglise se rencontrent fréquemment. Dès 1920, Jeanne d'Arc a favorisé le rapprochement...

Y aurait-il un « Concordat » de fait qui ne dit pas son nom ? L'ancien continue d'exister en Alsace-Lorraine. Jean-Paul II se fait le champion des droits de l'homme, depuis Vatican II. Et qui aurait pu penser qu'un ministre de l'Education nationale irait s'asseoir à la même table que l'Evêque protecteur des Ecoles libres pour signer un protocole d'accord !

Il est donc temps, pensent les auteurs, de redéfinir, en France, la laïcité : il s'agit moins de « Concordat » que de « Concorde ». Les francs-maçons — honnis hier par l'Eglise — reprennent le dialogue, et c'est « La Croix » qui organise un colloque sur la laïcité. La Ligue de l'Enseignement s'écrie qu'il y a « d'autres cléricalismes à combattre ». On parle de plus en plus de mettre au programme des « cours de religion », car les jeunes Français devraient quand même connaître la Bible et le passé chrétien de la France. L'Etat « ne subventionne aucun culte », mais salarie beaucoup d'aumôniers. Il entretient le patrimoine national et nos cathédrales, mais ne reconnaît pas les édifices de culte qu'on bâtit actuellement. J. Lang prend des détours pour aider la construction de la cathédrale d'Evry...

Tout le monde cherche une « morale ». Sur ce terrain, l'Eglise et l'Etat continuent de s'affronter. L'Eglise durcit ses positions sur l'éthique et n'accepte même pas la fécondation assistée pour des couples chrétiens... en oubliant qu'elle avait, jadis, condamné la vaccination ! Paradoxe : les uns réclament au nom de la morale (quelle morale ?), les autres au nom de la liberté (quelle liberté ?).

Souhaitons que, sans parti-pris, l'Etat et les Eglises s'écoutent mutuellement. Il faut, disent les auteurs, proposer des « valeurs fortes ». « La laïcité est sûre de perdre la bataille si elle n'est qu'une outre vide. Quand on se cantonne à une stratégie défensive, on ne construit pas un système de valeurs, on bâtit des lignes Maginot ».

(Signalons à ceux qui s'intéressent à ce sujet l'ouvrage magistral d'E. Poulat : « Liberté - Laïcité. La guerre des deux France et le principe de modernité », Le Cerf).

Jean VINATIER.

Abonnez-vous
à
la Lettre aux Communautés
pour 1993

merci

Bulletin de réabonnement page suivante